

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



ATHÈNES EN FÊTE MANIFESTE

Le 1er Septembre, la Grèce s'est prononcée sur la question du retour du Roi des Hellènes Georges II. Le plébiscite, comme on le sait, a été en faveur de la République Couronnée. Une foule dense s'est massée à la veille du plébiscite «Place de la Constitution» à Athènes pour manifester son attachement à la Dynastie arborant des slogans et des bannières de toutes sortes.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Norman Nickolson, Charles Morgan, Ilias Venezis, Sophie A. Pierre, Charles Zahar, F. Talva, Jacqueline Faquis, Etienne Meriel, P. Bamichas, C. N. Constantinidis, Eloy Trouvère, Myrliotissa, E. Psara, Zacharie Papantonion, Cléo Arapidis, A. Willner Bey, M. Schellemborg-Mosconas, Orion, Sem. etc.

3 avantages

**confort
ambiance
luxe**



3 certitudes

**sélection
variété
actualité**



3 cinémas

**Royal
Mohamed Aly
Strand**

LES LOTS DE TERRAINS

AU

DOMAINE DE SIOUF

se vendent à des prix avantageux

Vente à termes et sans intérêts

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

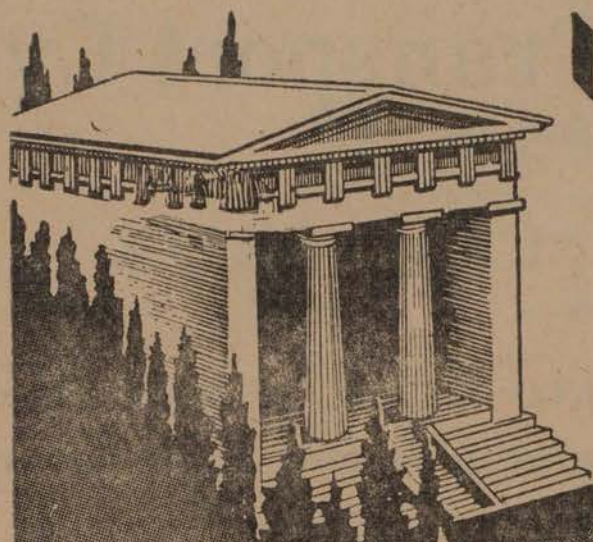
Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue dly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

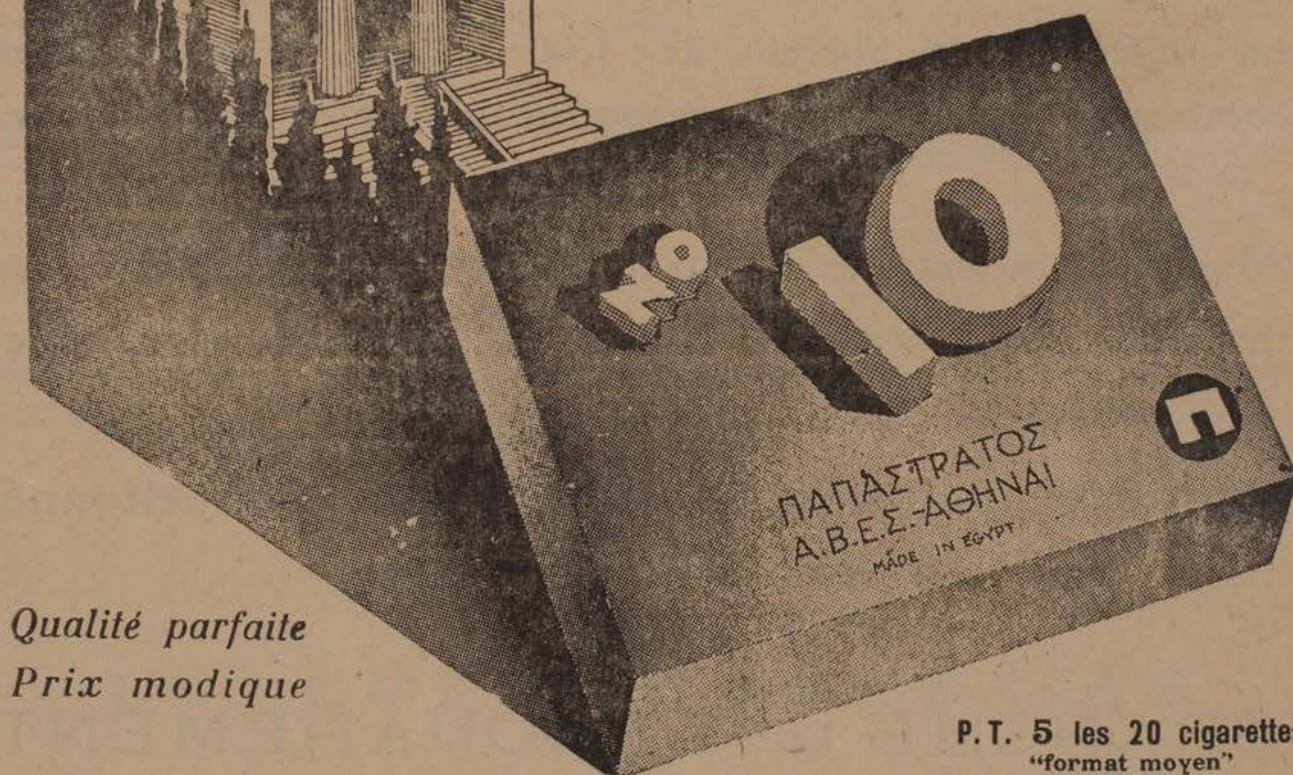
Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan



N^o 10

S.O.P.

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX PAPPÉL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

ACTIVITÉS ROYALES



S.M. le Roi signant le procès-verbal de la cérémonie inaugurale de la mosquée Farouk Ier à Montazah, après avoir accompli Ses dévotions.



S.M. le Roi serre la main à une étudiante lors de la réception donnée au Palais de Ras-el-Tin en honneur des étudiants.



S.M. Georges II
Roi des Hellènes

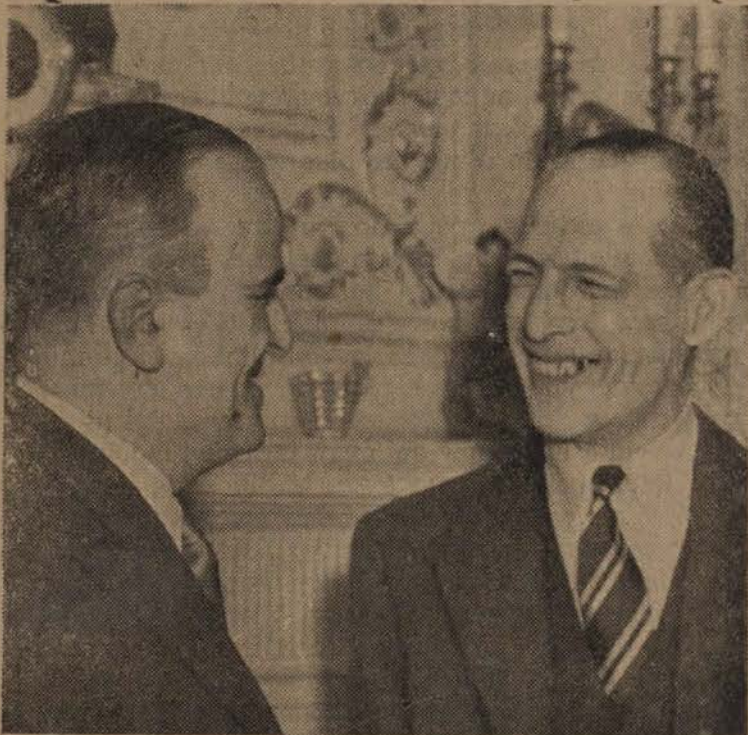
S.M. GEORGES II

ROI DÉMOCRATE

PREMIER RESISTANT DE GRÈCE

«Hellènes! dressez-vous tous, hommes, femme et enfants. Serrez vos rangs, à mes côtés, pour défendre la patrie hellénique: celle du passé, celle du présent et celle de demain. Soyez dignes de vos ancêtres, un exemple à vos descendants et un rempart infranchissable contre l'esclavage».

(Proclamation de S.M. le Roi Georges II au peuple hellène du 6 Avril 1941 jour de l'agression allemande).



Récant portrait de S.M. le Roi Georges II pris à Londres en compagnie de M. Pallis Directeur de l'Information Hellénique.

LE retour du roi Georges II en Grèce ouvre une nouvelle période de la vie constitutionnelle hellénique.

Beaucoup d'inexactitudes — dues, les unes à la malveillance, les autres à l'ignorance — ont été énoncées dans la presse française à l'occasion du plébiscite du 9 septembre. Un bref rappel de la vérité historique suffit à en faire justice.

On entend mettre en doute la volonté démocratique du souverain. Or ce n'est pas seulement par des déclarations, c'est par des actes que cette volonté s'est affirmée. Le roi ne s'est pas seulement montré respectueux de la légalité constitutionnelle dont il était le gardien; il s'est identifié avec son peuple dans la crise tragique déchaînée sur la Grèce par la guerre mondiale. Sa clairvoyance et son patriotisme témoignaient une foi inébranlable dans la cause des alliés et dans la victoire des nations démocratiques. Il mit

dès le début de la guerre à leur disposition les ressources stratégiques du pays. Dans une lettre à Hitler du 27 août 1940, Mussolini déclare: «La Grèce a prouvé que son entente avec la Grande-Bretagne continue: tous les ports grecs servent de bases contre nous».

Mais c'est dans une série de circonstances historiques que l'attitude du roi s'est révélée dans toute sa courageuse fermeté.

Le 28 octobre 1940, à trois heures du matin, l'Italie sommait le gouvernement grec d'accepter dans les trois heures suivantes l'occupation par les troupes fascistes de certains points stratégiques du territoire hellénique. Le roi et le gouvernement opposèrent un «non» catégorique à cet impudent ultimatum, relevant ainsi le défi lancé par un pays de 45 millions d'habitants à un petit peuple qui n'en compte que six millions et demi.

On connaît la suite: l'invasion italienne, puis la contre-offensive victorieuse de l'armée grecque, refoulant l'agresseur à la mer et occupant le territoire de sa vassale et alliée, l'Albanie.

L'Allemagne, voyant Mussolini en mauvaise posture, procéda alors à des sondages à Athènes pour essayer de faire accepter sa médiation. Conscient du risque terrible qu'ils assumaient, le souverain et le gouvernement repoussèrent les avances du Reich.

Celui-ci signifia le 6 avril 1941 à la Grèce que les troupes de la Wehrmacht pénétreraient le même jour sur son territoire.



Le peuple d'Athènes vote dans le calme et l'ordre.

De nouveau le Roi opposa un fier non possumus à cet acte d'intimidation en annonçant que son peuple repousserait la force par la force. Il est superflu de rappeler que les Grecs avaient toujours les armées italiennes devant eux et qu'il leur fallait se mesurer avec une puissance qui était alors la première du monde et n'avait jusque-là enregistré que des victoires. Il ne pouvait plus s'agir pour la Grèce que de sauver l'honneur. Elle le fit au cours d'une lutte héroïque mais brève. La rupture foudroyante et imprévue du front yougoslave bouleversa son dispositif stratégique et l'accula à la capitulation. Mais, au moment où son peuple succombait sous le nombre le Roi quitta Athènes avec son gouvernement pour organiser la résistance en Crète.

Après la Grèce continentale, la Crète fut à son tour occupée. Le souverain se rendit alors au Caire, où l'armée grecque fut réorganisée : elle forma trois brigades, plus un bataillon dit « bataillon sacré » ; ces unités combattirent isolément ou furent incorporées à la huitième armée ; elle prirent une part glorieuse aux combats d'Afrique du Nord et d'Italie. Le bataillon sacré fut au début placé sous les ordres du général Leclerc.

Quant au roi Georges II, il passa à Londres où il poursuivit l'organisation de la lutte contre l'ennemi commun. La flotte de guerre de la Grèce et sa puissante marine de commerce furent mises à la disposition des alliés, auxquels elles rendirent des services considérables : elles escortèrent des convois non seulement à travers la Méditerranée, mais dans l'Atlantique, le golfe Persique et l'océan Indien. Elles prirent part aux opérations de débarquement en Sicile, en Italie continentale, sur la côte normande et dans le Midi de la France.

Enfin, tant que dura l'occupation de son pays, le Roi ne cessa pas de développer et d'animer la résistance intérieure aux envahisseurs.

Une fois de plus dans l'histoire, la Grèce, en étroite union de cœur et de volonté avec son souve-

rain, avait mis toutes ses forces au service de la liberté et du droit.

Le malheur voulut qu'une diversion criminelle vint rompre cette unanimité de la nation face à l'ennemi. La principale organisation de résistance, l'E. A.M., après s'être développée sous le couvert du patriotisme, se révéla comme poursuivant une tout autre fin : le triomphe du communisme. Elle s'attaqua aux organisations soeurs et trahit la cause pour laquelle l'Hellade s'était soulevée. Elle inaugura une lutte fratricide qui aboutit à la rébellion des forces armées grecques du Proche-Orient (avril 1944) puis, après la libération, à la révolution communiste de décembre 1944. Alors que la Grèce venait de verser le plus généreux de son sang pour la cause de l'indépendance, l'E.A.M. se lança dans une folle entreprise pour l'incorporer à un monde dont les conceptions politiques, économiques et sociales sont contraires à ses traditions millénaires. Aux héros tombés pour la liberté vinrent s'ajouter les cinquante mille victimes de tout âge et de toute condition que coûta à la Grèce cette guerre civile venant se greffer sur une guerre nationale. La prompt et clairvoyante intervention de l'Angleterre sauva le pays d'un nouveau désastre qui eût marqué la fin d'une des plus vieilles civilisations du monde.

Mais les masses populaires grecques, et plus particulièrement le peuple des campagnes gardèrent de ces sinistres journées une horreur ineffaçable. Leur sentiment de réprobation s'est manifesté avec une impressionnante netteté dans la consultation électorale de mars dernier et dans le plébiscite du 1er septembre sur le retour du Roi. Elles ont marqué par là leur attachement à un régime qui avait incarné l'indomptable attachement du pays à ses traditions et à sa liberté. C'est le roi Georges lui-même qui a subordonné son retour au plébiscite, ne voulant laisser planer aucun doute sur la légitimité de sa position et sur sa loyauté constitutionnelle. L'épreuve à laquelle il se soumettait de plein gré pouvait paraître aventureuse : appauvri par la guerre et décimé par la disette, le pays offrait à la surenchère communiste une proie tentante. Le sens du plébiscite ne s'en dégage qu'avec plus de clarté. Il est absurde de prétendre que la présence de troupes anglaises sur le sol hellénique a exercé sur cette consultation la moindre influence. Le gouvernement travailliste non seulement n'avait pas de préférence pour le régime monarchique mais ses représentants en novembre 1945, lors de la constitution du gouvernement Sophoulis manifestèrent leur sympathie pour les tendances républicaines de ce dernier. Et il est piquant — pour ne pas dire plus — de voir certains journaux parler de « pression » étrangère en Grèce après avoir pris pour argent comptant les élections qui se sont déroulées dans les autres pays balkaniques situés derrière le « rideau de fer »...

Si on veut tenir compte du fait qu'en Grèce la presse est libre et laisse aux partis d'opposition tous les moyens de se manifester, ces chiffres constituent une expression décisive de la volonté nationale. Ils consacrent la solidarité du peuple hellène avec son Roi, solidarité que les épreuves de la guerre et de l'invasion n'ont fait qu'affermir et qui devient aujourd'hui le plus sûr gage du relèvement moral et matériel du pays.

SEM.



Le peuple d'Athènes vote dans le calme et l'ordre.

MESSAGE DE S.M. LE ROI AU PEUPLE HELLENE

L'appel à l'Union Nationale.

La reconnaissance sincère des règles du régime démocratique est la base du retour à l'ordre normal.

De Londres S.M. le Roi Georges II a adressé au peuple Hellène le 11 Septembre le message suivant :

HELLENES !

Après la liquidation de l'anomalie constitutionnelle des dernières années, je reviens au milieu de vous pour reprendre l'exercice de mes fonctions royales. A l'étranger, j'ai attendu en toute tranquillité votre verdict. Mettant la mission de la Couronne au service de la Patrie, et de la Patrie seule, je n'avais d'autre satisfaction personnelle à revendiquer que le fait d'avoir eu le bonheur de conduire la Nation, au milieu des très rudes épreuves de ces dernières années, de manière à ce qu'elle soit aujourd'hui fière de ce qu'elle a fait.

Après les grandes heures du 28 Octobre 1940, de la prise de Corytza et d'Argyrocastro, après l'inoubliable tragédie du Vendredi-Saint de 1941, rien ne pouvait être ajouté à tout ce qu'un Roi Hellène pouvait désirer pour le reste de sa vie. Aussi, quelle qu'eût été pour moi l'issue de cette période historique, je l'attendais sans crainte et sans amertume, prêt à admettre sincèrement le sens de votre verdict.

Aujourd'hui, par votre vote du 1er Septembre, vous avez confirmé les liens anciens entre la Couronne et le peuple, qui ont constitué l'emblème de la dynastie de mon inoubliable aieul. Mais vous avez en même temps donné à tous un ordre d'une haute signification : l'ordre de mettre fin pour toujours à une vieille querelle qui a affaibli notre nation et nous a montrés au monde sous un esprit différent du réel.

La Nation a proclamé par les élections du 31 Mars et par le referendum, qu'elle veut avoir la paix pour s'adonner intensément à sa renaissance économique. Après tant d'héroïsme et tant d'exploits, notre peuple a droit à une amélioration immédiate de ses conditions sociales et économiques par l'introduction d'importantes réformes et l'exécution de grandes oeuvres de progrès. La Nation a également besoin, en ce moment décisif où se jugent ses droits, d'unir toutes ses forces pour obtenir qu'ils soient reconnus. Mais ce commandement de la Nation nous ne pourrons l'accomplir que par le fidèle fonctionnement du régime démocratique et par l'utilisation normale de toutes les forces de la Nation. La normalité politique n'a aujourd'hui d'autre signification que la reconnaissance générale et sincère des règles du régime démocratique et l'inébranlable décision que ses dispositions et celles des lois soient appliquées rigoureusement et également pour tous.

Sachant dans quelles conditions exceptionnelles notre Patrie lutte aujourd'hui pour obtenir la reconnaissance de ses droits, je suis irrévocablement décidé à consacrer à cette tâche tous mes efforts. Les complications internationales, qui ont entraîné la Grèce au centre des grandes antithèses, rendent aujourd'hui cette oeuvre d'unité nationale non pas simplement une question de prospérité économique et politique, mais littéralement une question d'existence nationale. La tranquillité de la Grèce, et par maint côté la paix du monde, en dépendent. Le resserrement de l'unité nationale autour des principes de notre civilisation grecque et chrétienne, qui tracent à la Nation sa haute mission et l'ont sauvegardée dans toutes les phases de son histoire, désarmera maintenant aussi avec le temps ceux qui attentent à notre Patrie et nous permettra d'assurer définitivement son indépendance dans toutes les directions. L'indépendance de notre politique nationale n'est pas sauvegardée par des proclamations, mais par la stabilisation essentielle de notre organisme politique, qui rendra notre Patrie digne d'attention et de respect de la part de tous. *

Je ne connais pas dans les conjectures actuelles de plus nobles idéaux. A les servir j'apporterai toutes mes forces, toute l'amère expérience d'une existence orageuse, mais avant tout la pure et ferme résolution, de mener à bout, au prix de n'importe quel sacrifice personnel, cette oeuvre dont dépend aujourd'hui, je le sais, le sort de mon peuple. Je ne compte pas sur des miracles. Mais je crois en la force de votre patriotisme et en l'empressement de la Nation à suivre ceux qui, d'une conscience absolument pure, lui demandent des sacrifices d'égoïsme et d'intérêts.

Avec l'aide de Dieu et l'amour de mon peuple je sens que l'avenir est à nous. Vive la Grèce !
GEORGES II

NOTES BIOGRAPHIQUES

Georges II, roi des Hellènes, fils du roi Constantin et de la reine Sophie, est né le 7 juillet 1890 à Tatoï, résidence de la maison royale de Grèce, située près d'Athènes. Elevé dans le respect des traditions léguées par son grand-père, Georges Ier., il entre, dès l'âge de quinze ans, à l'école militaire des Evelpides, le Saint-Cyr grec. Puis il fait un stage dans la marine. La guerre balkanique de 1912 le trouve lieutenant au premier régiment d'infanterie. Il accompagne son père en Macédoine, participe aux luttes en Epire, puis à la guerre gréco-bulgare.

En 1914, la guerre mondiale éclate. Le duc de Sparte, devenu le roi Constantin, placé entre le désir de respecter les traditions familiales et son penchant qui le porte vers les idées libérales, se retranche derrière la politique de neutralité, qui ne devait pas trouver grâce aux yeux des Alliés. En 1917, le roi Constantin doit prendre le chemin de l'exil, accompagné du futur Georges II. Le frère cadet de ce deroier, Alexandre,

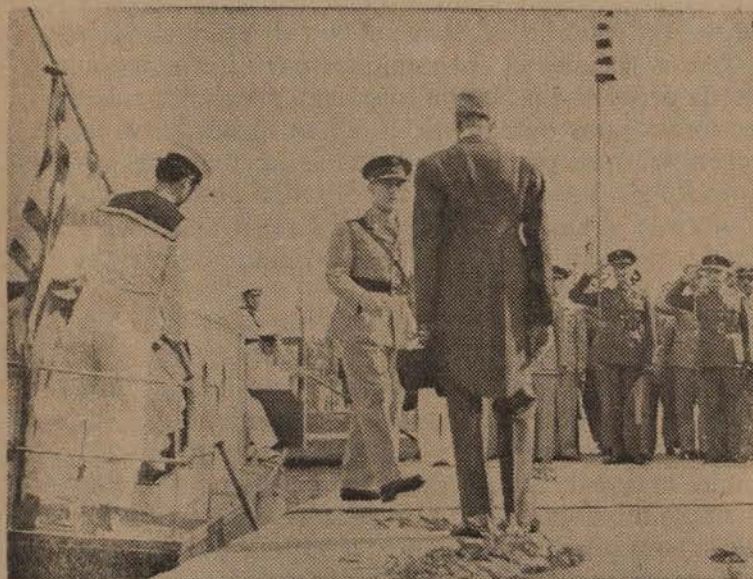
devient roi. Un accident mortel abrège le règne du second fils du roi Constantin. On assiste alors au retour sur le trône du roi Constantin, à la suite des élections générales suivies d'un plébiscite qui réunit la quasi-majorité du peuple grec. Redevenu prince héritier, Georges II épouse la fille de Ferdinand de Roumanie.

Mais à la suite de l'échec de la campagne d'Anatolie, en 1922, les troubles en Asie Mineure provoquent l'abdication du roi Constantin. A l'âge de trente-deux ans, Georges II monte sur le trône. Dix-huit mois plus tard, Georges II, à la suite des élections du 16 décembre 1923, qui eurent pour conséquence la proclamation de la République, dut s'exiler à nouveau. Douze ans plus tard, en novembre 1935, le peuple grec le place à nouveau sur le trône de Grèce.

Depuis qu'il est remonté sur le trône, le roi des Hellènes a dû faire face à une situation des plus difficiles, et il faut reconnaître qu'il s'est acquitté de sa tâche avec habileté et un sens aigu des réalités politiques. La Grèce sortait, à ce moment, d'une longue période de troubles et de crises successives. L'âpre lutte des partis l'avait jetée dans le désordre, et l'instabilité des régimes successifs à Athènes avait fini par créer un véritable danger pour la nation. Formé et mûri à l'école des grandes traditions britanniques, et se réclamant, au surplus, de l'esprit libéral de son grand-père, le roi Georges Ier., le roi Georges II a réussi, non sans peine, à déterminer l'apaisement des esprits et à faire renaître la confiance dans un pays profondément bouleversé par des remous qui prirent parfois le caractère d'une véritable guerre civile. Il a réconcilié les Hellènes entre eux, et en faisant table rase des haines, des rancœurs et des rancunes qui opposèrent si longtemps les partis grecs les uns aux autres, il a su convaincre son peuple de la nécessité pour tous de travailler au relèvement de la Grèce dans un esprit d'entente nationale. Cette évolution n'alla pas sans chocs ni heurts, et il fallut bien s'accommoder de certaines initiatives difficiles à concilier avec la règle constitutionnelle, l'opposition irréductible des partis représentés à l'Assemblée nationale ayant eu pour effet de rendre impossible la constitution d'un gouvernement parlementaire.

Georges II était, le 28 octobre 1940 et le 6 avril 1941, à la tête de son pays lorsque celui-ci opposa aux agressions italienne et allemande l'héroïsme et victorieuse résistance. Le roi Georges II ne capitula pas; il n'accepta jamais la défaite et se réfugia avec son gouvernement à Londres, d'où avec la flotte, quelques contingents échappés et une puissante marine marchande, la Grèce continua le combat aux côtés des Nations Unies.

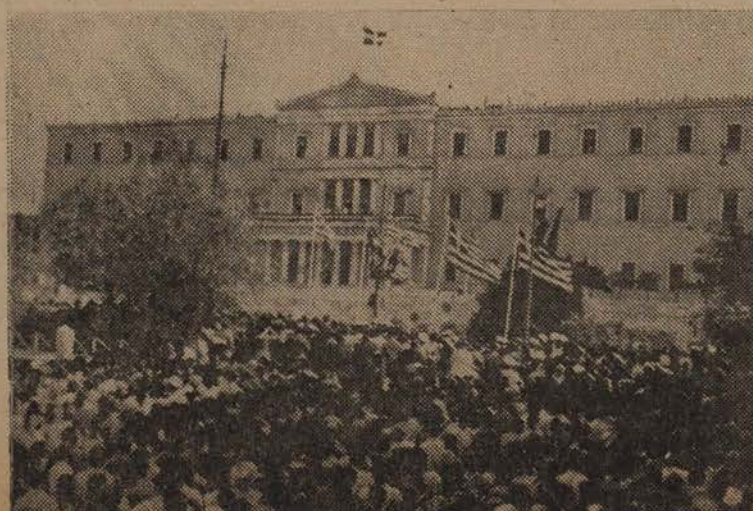
LE RETOUR DE S.M. LE ROI GEORGES II EN GRÈCE



Après cinq ans d'absence de Grèce S.M. le Roi Georges II rappelé par l'écrasante majorité de son peuple, est rentré à Athènes. Voici sur son retour triomphal, un reportage photographique qui vient de nous parvenir de Grèce.

A gauche: le Roi mettant pied à terre. Des branches de lauriers jonchent le quai de débarquement et M. Tsaldaris, Premier Ministre vient en tête des personnalités groupées pour recevoir le Souverain qui pour la première fois depuis cinq ans, foule le sol de son pays.

A droite. Sa Majesté ayant à ses côtés LL.AA.RR. le Prince Héritier et la Princesse héritière traversent la capitale en auto découverte acclamé par une foule délirante.



S.M. le Roi au balcon de l'ancien Palais Royal est acclamé par la foule qui remplit la vaste esplanade et les rues avoisinantes.

Après le plébiscite

EN ÉCOUTANT PARLER

S. E. MOHAMED EL SAID BEY

Ministre d'Égypte à Athènes

Je l'ai déjà écrit et il ne m'est pas du tout pénible de le répéter: La Légation d'Égypte à Athènes, avec son installation luxueuse et coquette, son goût seigneurial où règnent les bois précieux sculptés et les cristaux colorés, avec ses vitraux ornés d'images du moyen-âge, d'où filtre une lumière très douce où réfléchissent sur le parquet les grands lustres d'or et de fer, tout cela vous donne une atmosphère agréable et chaude pleine de tranquillité et de confort.

Dans toutes les Légations, à peu près, l'activité et le travail deviennent perceptibles au visiteur. Ici au contraire le visiteur sent à n'importe quelle heure du jour, un calme imperturbable. Et comme à mes précédentes visites à la Légation, j'ai pensé encore une fois que ce calme, cette sérénité c'est le lien entre un peuple antique, auquel la Civilisation doit tant de choses, avec le passé de la classe austère des prêtres d'Amon Ra, des grands Sarcophages et des hiéroglyphes.

Ce qui devient aussi immédiatement perceptible au visiteur grec à la Légation d'Égypte, c'est l'atmosphère d'un vif philhellénisme, dûe aux diplomates marquants Égyptiens qui la dirigent. La nomination de ces personnalités marquantes est une preuve du vif désir du Gouvernement Égyptien de resserrer autant que possible ses relations amicales avec la Grèce.

Ces pensées, je les avais autrefois exprimées à M. Kamal El Din Salah Bey, Chargé d'Affaires a.i. pendant ce temps, qui en souriant m'avait répondu.

— «Attendez un peu. Son Excellence le Ministre arrivera et vous verrez encore davantage cette atmosphère d'ardent philhellénisme.

Et le très noble Salah Bey avait absolument raison.

J'ai trouvé Son Excellence, Mohamed El Said Bey à son bureau pendant qu'il lisait l'article sur le plébiscite grec publié par le grand journal égyptien «El Ahram» (Les Pyramides). C'est justement pour aborder cette question que j'ai demandé cette audience.

Par coïncidence il était à Athènes pendant le plébiscite de retour de Belgrade, où il est également nommé Ministre d'Égypte.

— Excellence, quelles sont vos impressions?

— Je pense moi aussi comme tous ceux qui ont suivi de près la situation que le plébiscite en Grèce fut mené librement et en toute droiture. On n'a pas signalé d'incidents ni de terrorisme. Le rapport des observateurs sur la manière avec laquelle a eu lieu, en général le plébiscite nous donnera une idée exacte.

Les «Ney Chrony» ont publié hier une dépêche d'Alexandrie relatant l'enthousiasme de la Colonie Grecque pour la victoire du Roi et les commentaires favorables de la Presse Égyptienne. Le grand journal français «Le Journal d'Égypte» a consacré un article de fonds plein d'éloges en faveur du Roi des Hellènes Georges II.

Monsieur le Ministre me montre le journal qu'il lisait à mon arrivée. J'ai aussi remarqué le journal «Ahram» sur sa table. L'opinion de la presse égyptienne en général, est que le plébiscite a eu lieu avec toute liberté et sans aucune violence de tous côtés.

— Puisque vous étiez présent pendant le plébiscite vous me permettrez d'insister sur votre opinion personnelle.

— Puisque vous me la demandez avec insistance, je peux maintenant vous donner mon opinion. Je souhaitais ce résultat. Et même j'avais le pressentiment (et je pense que je n'étais pas le seul), que Sa Majesté le Roi Georges reviendrait sur Son Trône, appelé par la grande majorité de son peuple. Je suis sûr que ce retour sera dans l'intérêt de votre pays et que ce Souverain sage, fera tout son possible pour assurer la tran-

quillité de son Royaume. Le peuple grec avec son intuition a compris que Sa Patrie traverse des moments très critiques et des luttes très dures et qu'il a besoin d'un Chef ferme et aimé de son peuple, qui pourra défendre les droits de la Grèce contre les ambitions de quelques uns de ses voisins. Je ne vous parle pas en ma qualité officielle mais je vous dis mes pensées; elles découlent d'un philhellénisme sincère.

— Est-ce que vous croyez, Excellence, que sous cette nouvelle ère de la Grèce, le retour du Roi pourra influencer favorablement les relations Égypto grecques?

— Je n'en doute pas. Nous sommes deux pays ayant le même régime, le même idéal de paix et de progrès. Sa Majesté le Roi Farouk garde toujours une amitié et une estime particulière pour votre Roi héroïque, qui lutta infatigablement pendant la guerre pour l'honneur et la gloire de la Grèce. La Famille Royale Grecque est beaucoup aimée par le peuple Égyptien. Les relations amicales qui existent entre les deux pays seront resserrées davantage.

— Est-ce que vous avez à formuler quelque souhait pour l'avenir de la Grèce.

— Je souhaite que la concorde, l'union et la sagesse règnent parmi les Grecs, pour que la Grèce puisse libre et tranquille marcher en avant. Je souhaite que les droits de la Grèce soient reconnus, car elle a lutté beaucoup, elle a souffert et en plus elle a aidé, encore pendant cette guerre, la cause et la victoire alliée.

P. BAMICHAS

RETOUR

*Loin le lecythe de la douleur
le dur verre de la séparation.*

*Maintenant qu'il brille la coupe
cristalline de la joie.*

*Retourne à nouveau vainqueur
Incomparable dans la beauté du sacrifice*

*Pour ta mère, notre mère H. llade,
fidèle enfant, notre Grand Roi.*

Les Gloires le saluent

et les Désirs de la race survolent

*— Blanches mouettes — le victorieux vaisseau
et l'accompagnent.*

*Sur son passage il écoute certaines voix
cris d'allégresse, hymnes,*

*des rochers qui jusqu'à ce jour
résonnaient des sanglots de l'esclavage.*

Nos îles baignées de soleil l'attendent,

*— A ne tardez pas jours, ne tardez pas nuits —
garnir sa couronne glorieuse*

dé douze pierreries.

— Comme tu seras belle notre mère hellénique.

*Là les rubis de l'Heptanèse,
au centre les Cyclades et les Sporades
et ici Chypre, Crète et Dodécannèse.*

Bénies les heures du retour

lauriers et myrtes de l'Annonciation.

C. N. CONSTANTINIDIS

LA GRÈCE ET SON ROI

LE Roi des Hellènes, une fois posé sur l'échiquier international n'est pas une entité, le but poursuivi par telle politique... Plus que n'importe quel chef de gouvernement, il fait un avec la patrie, et pour ce qui le concerne, on peut risquer cette figure de style : que durant tout le temps de l'occupation et celui plus malheureux des guerres intestines qui suivirent, il fut la tête détachée du corps pantelant...

Je peux dire que les mots forts sont venus simplement au bout de ma plume après avoir longtemps suivi de ville en ville et de bourgade en bourgade, la pensée et le désir du peuple grec.

— «Vous avez regardé sans doute ces couronnes imprimées le long des murs...» En effet en longeant la côte du Péloponèse ces couronnes me frappèrent. Il paraît que chaque propriétaire tenait, de lui même, à marquer sa maison ! Mais je ne suis pas de ceux qui sont entraînés par des signes. L'EAM de son côté n'a-t-il pas ravagé de ses slogans pas mal des murs de ce pays où la nature, partout belle, prend sur elle — avec le temps — d'harmoniser le paysage...

Ces habitants de Grèce, je suis allé vers eux, serré leur main, les a mis à ma table, épiant le moment de la confiance, de l'abandon, pour avoir leur soupir, leur pensée... Non je ne fus pas comme la plupart des visiteurs étrangers, dans les centres de tourisme où pérorent les nouveaux riches, pratiquants dévergondés et antipatiques du marché noir. Là la vérité peut être camouflée, je suis le premier à l'admettre. Les bien nourris ont toujours tort...

Je fus près de ces hommes, de ces femmes, aussi beaux à être suivis du regard que les monticules qui les environnent... Ces hommes et ces femmes, qui sont partout dans le chemin, comme les oliviers de Grèce, et comme l'olivier ses olives, ayant chacun son cœur rond et lustré, nettoyé du mensonge et des influences étrangères à l'arbre...

Pour tout ce monde, le Roi était quelque chose de souhaitable, de pressant, d'indispensable... comme le pain qui se dorait dans leur fourneau, ou la cabane au toit de briques qui les abritait en hiver. Sans lui pas de patrie, pas de vie quotidienne aussi !

C'est que, auparavant les ennemis de la Royauté, on les ignorait... Aujourd'hui on sait ce qu'ils représentent. Autant que l'envahisseur cruel et terrible, ils ont semé la panique, la faim, la destruction dans la mère-patrie. L'ouvrier agricole et l'employé des villes se sont trouvés sans travail, l'élève sans école, la femme sans abri... Le citoyen paisible a vu sa maison par terre, sous prétexte que tel individu «marqué», par ces Messieurs qui voulaient tout nettoyer ; esprit de famille, propriété, solidarité entre citoyens — avait le malheur d'y habiter...

Tout ceci ne s'oublie pas facilement en Grèce... Même lorsque les assassins et les démolisseurs prennent sur eux de défendre leurs hauts faits, y faisant venir de l'étranger tel poète ou personnalité marquante, pour défendre leur liberté usurpée... Cette liberté aux oripeaux de carnaval...

Après quelque temps, ce même service commandé, ne préconisait-il pas dans la Presse parisienne la possibilité d'un pays macédonien indépendant, qui devrait sa subsistance, du sang même de la Grèce partagée ! D'ailleurs, pour être découverte, la tactique de ce clan, n'a pas besoin d'appuyer sur la tournure d'une politique exclusivement inspirée de la Grèce. N'est-ce pas ces mêmes combinards qui cherchaient des signatures — signatures refusées par beaucoup d'écrivains indemnes — afin que la ville de Trieste, soit donnée à Tito...

Aujourd'hui ces manoeuvres ne peuvent tromper personne... On sait dans quelle direction coule le fleuve... Et quel pavillon commande les embarquations qui doivent s'y hasarder. Le mal c'est de voir la Littérature faire le jeu des capitaines...

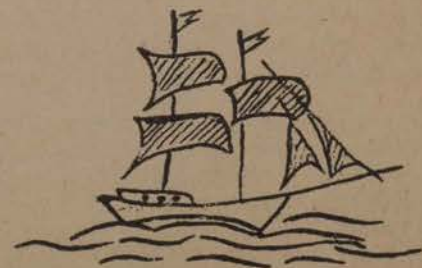
Dans un petit pays comme la Grèce, le peuple veut — tout simplement — vivre en paix. Qu'il soit assuré dans son travail et sa vie de famille. Ce repos, cette quiétude, seule le Roi a su de tout temps la procurer au peuple grec. C'est la raison pour laquelle celui-ci est tellement solidaire avec la monarchie, au point de voter parfois contre son propre intérêt, comme en 1918 lorsque le Vénizélisme proposait à la patrie, une vaste étendue de territoire.

Appuyé à la tradition, aujourd'hui que les malheurs de la patrie sont dus en grande partie au communisme, cet attachement au roi a revêtu l'apparence d'une foi, voire d'un fanatisme, qu'aucune théorie ou leçon de modernisme, n'arrivent plus à ébranler.

En province comme dans tous les quartiers riches et pauvres des villes grecques, le Roi est désiré comme un Messie longtemps attendu... C'est lui qui va régénérer la Patrie. Lui donner le pain et l'eau nécessaires à sa subsistance de chaque jour. Lui, qui va l'habiller des vertus nationales, sans lesquelles la Grèce n'est plus la Grèce, mais une quelconque comparse balkanique, soumise aux directives slaves...

Enfin lorsque des pays qui ont contribué puissamment à la victoire — comme l'Angleterre et les Etats-Unis, sont disposés aujourd'hui à soutenir la royauté dans son rôle d'apaisement et d'entre aide à la nation — on comprend le soulagement de ce peuple, à la nouvelle que son Roi-soldat a foulé enfin le sol de la patrie...

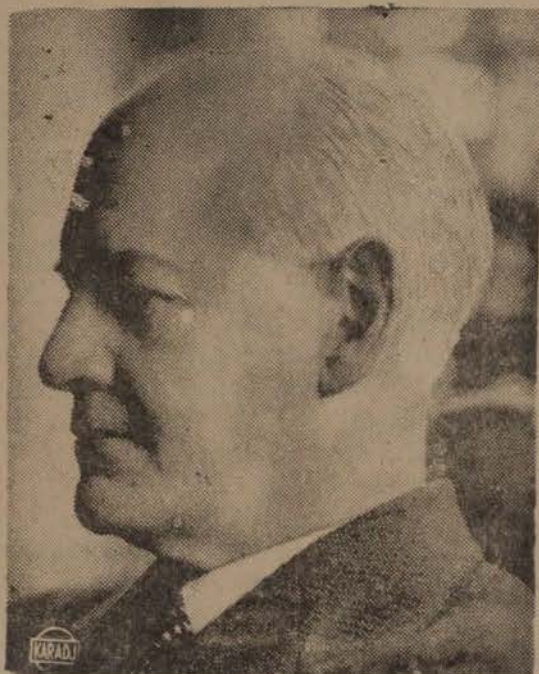
ELOY TROUVÈRE



LES ROMANS DE JOHN GALSWORTHY

(1867—1933)

Par Norman Nicholson



John Galsworthy.

Le romancier et auteur dramatique John Galsworthy reste connu surtout pour sa série de romans sur la famille Forsythe: «Man of Property», «In Chancery», «The White Monkey», «The Silver Spoon» et «Swan Song». Ces romans décrivent d'une manière particulièrement vivante certaine classe de la société anglaise à Londres dans les quarante années allant de 1880 à 1920.

A l'heure actuelle le roman vraiment de valeur tend de plus en plus à n'intéresser qu'un nombre limité de lecteurs. Il n'en fut pas de même au début du vingtième siècle et, à l'époque, les meilleurs romanciers atteignaient encore le grand public, H.G. Wells, Arnold Bennett et John Galsworthy traitèrent principalement du problème de l'homme et de la société.

Wells, dans les romans du milieu de sa vie littéraire tels que: «Kripps» et «M. Polly», parla de commis de magasins et d'employés dans des villes du comté de Kent vers la fin du dix-neuvième siècle. Bennett, dans ses romans: «Clayhanger», «The Old Wives' Tale», etc., parla des ouvriers, il les montra avec leurs patrons, dans le monde industriel solide et brutal de l'époque victorienne. Le monde de Wells a disparu. Celui que décrit Bennett existe encore, mais il est inconnu des habitants des villes et banlieues de Grande Bretagne. Par contre, le monde que décrit Galsworthy, celui des imposantes maisons du temps de la Reine Victoria, des mobiliers encore en usage de nos jours et des modes qui, de temps à autre, réapparaissent, semble-t-il, devant

nos yeux, ce monde n'est pas si loin de nous. On pourrait donc supposer que Galsworthy peignit un tableau de la société anglaise de valeur plus durable. On ne saurait pourtant l'affirmer. La société qu'il dépeignit était petite, elle ne comprenait qu'une partie infime de la population. Elle était déjà en désintégration quand il commença à la décrire. L'oeuvre de Galsworthy relate, en fait, cette désintégration.

De nombreux écrivains réfléchirent à cette désintégration et ils s'efforcèrent qui, de la retarder, qui de l'accélérer. Galsworthy fut de ceux qui comprirent que le culte de la propriété déformait toute la vie et l'idée qu'on pouvait se faire de la vie, qu'il finissait par pétrifier le coeur. Il montra le processus de désintégration à l'oeuvre chez les anciens «squires» (les gros propriétaires terriens) dans son roman: «The Country House» (1907), particulièrement, en la personne de Horace Pendyce:-

«Il s'intéressait énormément aux oiseaux et il possédait une belle collection d'oeufs rares. Il était très fier d'attirer spécialement l'attention sur un de ces oeufs, le seul et le dernier d'une certaine espèce. «C'est mon cher et vieux Gillie Angus» vous disait-il. «qui me l'a procuré, en l'enlevant du nid même de l'oiseau. Il n'y en avait qu'un. L'espèce» ajoutait-il avec attendrissement, «est maintenant éteinte.»

Galsworthy énonce plus loin le credo d'un tel homme:

«Je crois en mon père, en mon grand-père et en mon arrière-grand-père, qui créèrent en maintinrent mon domaine; et je crois en moi, en mon fils et en mon petit-fils. Je crois aussi que nous avons fait et que nous garderons ce pays tel qu'il est. Je crois au «Public School»; en particulier, au «Public School» où j'ai fait mes études. Je crois à mes égaux dans la société, je crois à mon château de campagne et aux choses telles qu'elles sont, à tout jamais. Amen.»

Ce n'est pourtant pas la classe des châtelains de campagne que Galsworthy décrivit le plus fidèlement, mais celle de la grande bourgeoisie, soit professionnelle, soit commerciale, vivant à Londres et obtenant ses revenus directement de l'industrie. L'avancement de cette classe, dans la période allant de 1880 à 1920, est relaté dans la série magnifique des romans qui sont l'histoire de la Famille Forsythe.

Nous faisons la connaissance de cette famille alors qu'en 1886 elle est à l'apogée de sa puissance. L'ancêtre des Forsythe, un maçon, était venu du comté de Dorset. Les quelque dix millions de francs qu'il laissa à ses fils et à ses filles furent si bien employés par eux que, dans le roman-fleuve des Forsythe, ceux-ci ont un pouvoir aussi assuré que les barons du moyen-âge. Fils et filles vivent dans les vastes maisons de l'époque victorienne, aux meubles solides, à l'argenterie massive: le vieux Jolyon, le doyen de la fa-

mille; les jumeaux James et Swithin, Nicolas, Roger, Anne et ses soeurs. Ils forment un groupe remarquable, tous aussi solides que leur mobilier, mais ils ne sont plus jeunes; et c'est la nouvelle génération dont Galsworthy va surtout nous parler: le «jeune» Jolyon, Soames, fils de James. Soames est, à vrai dire, le Forsyte typique, «The man of property» (1906). Il a épousé Irène.

«Peut-on posséder quelque chose de plus joli que cette table de salle à manger aux tons chauds, que ces pétales de roses en étoiles, plaisantes au regard, que cette verrerie couleur de rubis, que ce mobilier original ouvrage d'argent? Un homme peut-il posséder plus charmante créature que la femme assise en ce moment à cette table? La gratitude n'était pas une vertu des Forsyte qui, agressifs et pleins de sens commun, n'en avaient que faire. Aussi, Soames éprouvait-il un sentiment d'exaspération, proche de la douleur, à l'idée qu'il ne la possédait pas comme il avait le droit de la posséder, qu'il ne pouvait pas, étendant la main comme il le faisait vers cette rose, l'effeuiller et respirer les secrets de son coeur.»

Mais Irène n'est pas une Forsyte. Elle personifie l'aspect poétique de la nature humaine, le coeur plutôt que la poche. Le paragraphe cité plus haut exprime en raccourci la tragédie des deux tempéraments dont l'histoire apparaît fatale. Irène s'éprend d'un jeune architecte qui se suicide. Elle abandonne Soames, puis elle épouse, après avoir divorcé, son cousin, le «jeune» Jolyon. Le deuxième roman de la série: «In Chancery» (1920) se termine au moment des funérailles de la Reine Victoria, quand le père de Soames meurt et que sa seconde femme met au monde sa fille, Fleur.

L'histoire des Forsyte reprend en 1920. Dans: «The White Monkey» (1924) et «The Silver Spoon» (1926), Galsworthy nous montre la jeune génération: Fleur et le fils d'Irène: Jon. Les personnages de cette histoire tombent amoureux, se marient, sont infidèles et meurent, mais le thème principal reste le même: celui des rapports entre Soames et Irène tels qu'ils se développent entre leurs enfants. Car Fleur est l'aboutissement naturel des Forsyte: elle a le charme, l'intelligence et le courage, mais elle n'a pas de but dans la vie. Le plaisir et la satisfaction égoïste sont tout ce qui lui reste.

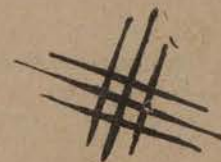
A n'en point douter, plus Galsworthy réfléchit à Fleur et à sa génération, moins il les aime et plus il se sentit enclin à considérer avec sympathie, sinon avec regret, les anciens Forsyte. Il trouva un nouveau charme aux maisons de banlieue à l'éclairage au gaz et aux serres, aux robes de dentelle et au cab anglais, si bien que Soames, dans «Swan Song» (1928) devint un personnage empreint de bénévolence et même pathétique. Les Forsyte d'autrefois, en dépit de leur convoitise pour les biens de ce monde, avaient certaines vertus qui sont absentes chez leurs descendants. Le matérialisme était, à vrai dire, leur grand défaut. Galsworthy s'en rendit bien compte mais, comme tant d'autres de ses contemporains, lui aussi, était, au fond, matérialiste. Il pouvait critiquer la philosophie des Forsyte, mais il ne savait pas par quoi la remplacer.

Tout cela est écrit dans un style élégant avec un métier sûr de narrateur, avec aussi le sens exception-

nel de la langue courante, de la mode et des questions d'actualité qui composent l'atmosphère intellectuelle et sociale d'une époque. Quand, dans ses dernières années, il essaya de décrire la génération suivante dans la trilogie dont le roman: «Maid in Watling» (1931) fut le premier volume, il se montra moins sûr de soi et de son sujet.

Il n'est pas possible de parler dans cet article, faute de place, des pièces de théâtre de Galsworthy, les meilleurs exemples du théâtre «réaliste» en Angleterre. Galsworthy prit ses sujets ailleurs que dans la classe des Forsyte. Il se complut à montrer une intrigue aboutissant à la même situation dans deux classes différentes de la société, ou bien à présenter un événement et les réactions qu'il engendre chez deux classes différentes de personnages. Dans ses pièces de théâtre comme dans ses romans, il sut tirer parti de ses connaissances d'homme de loi et ses scènes de tribunaux sont les meilleures qui soient dans le répertoire théâtral anglais. Ces oeuvres dramatiques font preuve de réflexion et de sincérité, elles «portent» à la scène et, comme les romans, elles donnent une image fidèle de leur temps, mais elles n'ont pas la qualité poétique et le charme nostalgique qui font de l'histoire des Forsyte autre chose et mieux qu'une documentation photographique.

NORMAN NICHOLSON



LE CHEVAL MALADE

Au marché du samedi, sous le peuplier, les chevaux à vendre parlaient de leur vie.

Un cheval roux, fatigué, la tête basse, leur racontait les merveilles de ses voyages.

Il avait traversé des champs immenses sous le feu du soleil. Des ravins boisés aux eaux chantantes le delassèrent. Ses sabots plongèrent souvent dans la neige vierge. Il fut fouetté par les tempêtes et sécha devant des feux brillants. D'autres fois il dormit profondément dans la chaleur de nobles écuries. Le cheval parlait aussi longuement de son cavalier et des pays qui le saluaient de loin, avec leurs dômes leurs clochers...

— C'est extraordinaire! lui dit-on. Aussi chétif et malade, tu as eu tant de gloire?

— Il est vrai, dit le cheval, que j'ai passé toute ma vie à tourner, les yeux bandés, autour d'un puits. Mais Dieu, en me donnant l'imagination, a su punir l'homme qui m'a réduit à l'esclavage.

ZACHARIE PAPANTONIOU

Traduction de Cléo Arapidès
(Rythmes en prose)

UNE INTERPRÉTATION ANGLAISE DU "SILENCE DE LA MER"



Vercors.

Ce petit ouvrage, «le Silence de la Mer» écrit d'abord pour «la Pensée Libre» de l'infortuné Jacques Decour, fut publié clandestinement en France pendant l'occupation allemande par les Editions de Minuit. C'est une manière de petit chef d'oeuvre, par sa sobriété bouleversante et sa profondeur intuitive. Son auteur Henri Bruller, qui avait adopté le pseudonyme de Vercors pour échapper aux recherches allemandes, n'était connu que des dessinateurs et des artistes du livre. Aussi se demanda-t-on souvent qui ce nom de Vercors pouvait bien cacher. On crut pendant quelque temps que c'était Roger Martin du Gard, et celui-ci, s'étant fait apporter l'ouvrage, fut flatté qu'on lui en eût attribué la paternité.

Tous cependant ne comprirent pas le sens de l'histoire. On rapporte qu'aux Etats-Unis, Vercors fut pris pour un «collaborateur». C'était vraiment pécher par ignorance ou trop d'aveuglement! Depuis on s'est racheté puisque Vercors revient d'Amérique où il a fait une brillante tournée de conférences.

L'écrivain anglais célèbre Charles Morgan, habitué à l'étude des âmes, ne s'est pas mépris sur le sens du livre de Vercors, et il en a donné une pénétrante analyse que nous sommes heureux de publier en français pour la première fois. (F. T.).

...L'Allemand de l'histoire de Vercors est, selon toutes nos normes, un bon Allemand. Logé dans une demeure où vit avec sa nièce un vieillard qui est le conteur, il se conduit correctement. Ce n'est ni un sadique, ni une brute; il frappe à la porte; il est seul, incompris, il aime la France, il est musicien. Les Français eux-mêmes sont enclins à avoir pitié de sa personne. Le vieillard et la jeune fille sont parfois tentés de rompre la règle qu'ils se sont faite, c'est-à-dire, ne pas tolérer que leur existence soit affectée par la présence de Werner Von Ebrennac, ne jamais lui répondre quand il leur parle, ne jamais le regarder dans les yeux ni le toucher, le traiter toujours comme s'il était un fantôme, comme s'il n'existait pas. Pendant de nombreux mois après la chute de la France, il vient chaque soir dans la pièce où ils se tiennent, le vieillard fumant sa pipe, la jeune fille cousant ou tricotant, et il parle. Ils ne répondent jamais, mais soir après soir il parle des choses qu'il a dans le coeur «son pays, la musique, la France — un interminable monologue». C'est un monologue d'une subtilité rare, car il montre d'une sympathie absolue; pas une menace, pas un mot méprisant ou dur, pas une note d'arrogance voulue n'y paraissent; l'homme est représenté comme un artiste bienveillant sur qui la guerre est venue sans qu'il l'ait méritée. Eh bien alors, diront les gens aisément crédules, est-ce que les Français doivent se taire devant un homme pareil, si doux et si conciliant? Pourquoi n'est-il pas raisonnable de penser que de cette mentalité peut sortir le bien? Est-ce que des hommes de cette nature ne sont pas ceux-là qui devraient, dans l'Allemagne de l'après-guerre, avoir la confiance de ceux qui désirent une paix durable? Cela ne vaut-il pas la peine que nous assumions des risques nous-mêmes, afin de pouvoir, par les Ebrennacs, rééduquer l'Allemagne? N'est-ce pas ce qu'il dit? N'est-il pas sincère?

En effet, c'est ce qu'il dit et il est sincère. Mais écoutez les mots par lesquels il exprime son désir de paix, son idée personnelle des rapports entre l'Allemagne et la France. Il dit que depuis son enfance, il a toujours aimé la France *comme la princesse Loïn-*

taine. Il fait remarquer qu'il est compositeur, que la musique est toute sa vie, et qu'il est surpris, comme tous les bons Allemands de se voir soldat. Néanmoins, — et c'est le premier point, le premier trait où se marque la profonde subtilité du caractère, — il ne regrette pas la guerre. Il pense que de grandes choses en sortiront.

«Mais ce que je disais, je le pense avec un très bon coeur; je le pense par amour pour la France. Il sortira de très grandes choses pour l'Allemagne et pour la France. Je pense, après mon père, que le soleil va luire sur l'Europe».

Admettons le «très bon coeur». Admettons que cet espoir d'une Europe ensoleillée eût pu être exprimé presque dans les mêmes termes par maints bons américains ou maints bons anglais. Mais le bon Allemand, bien que profondément sincère, n'a pas les mêmes intentions que nous. Il diffère par le sentiment, par la mentalité, et par-dessus tout par la mystique. On ne gagnera rien en nous montrant pharisaïque ou moralement indigné à son égard. Nous avons nos fautes et nos méchancetés; il a les siennes. Il a ses vertus, comme nous. Tout ce qu'il importe de comprendre vite, c'est que sa bonté est d'une nature différente de la nôtre, parce que, même formée de nombreuses vertus identiques aux nôtres, — courage, prévenance personnelle pour ceux qui souffrent, ou amour de la musique, en quoi il nous dépasse — elle s'inspire d'une conception et d'une représentation de soi qui sont différentes. Laissons Von Ebrennac poursuivre :

Cette guerre, dit-il, sera la dernière. «Nous ne nous battons plus; nous nous marierons». Il respecte la fière dignité du vieillard, le silence de la jeune fille, mais ce silence, il faut le vaincre.

«Il faudra vaincre ce silence. Il faudra vaincre le silence de la France. Cela me plaît... Oui, c'est mieux ainsi. Beaucoup mieux. Cela fait des unions solides — des unions où chacun gagne de la grandeur».

Ce qui est recherché ici, ce n'est visiblement ni une alliance sur un pied d'égalité, ni une union politique du genre de celle que Mr. Churchill proposa à

la France en 1940. Ce dont Ebrennac rêve, c'est une union mystique exprimée d'abord en fonction du mariage, et maintenant, après cette remarquable enfoncée du conteur français dans l'âme allemande, en fonction de *«Das Tier und Die Schone»*. La Bête, selon l'interprétation de la légende chez Ebrennac, c'est l'Allemagne, c'est lui-même; la Beauté, c'est la France et la jeune fille silencieuse. La Bête, dit-il, n'est pas aussi méchante qu'elle en a l'air; elle a seulement besoin qu'on l'aime.

«La Bête est maladroite, brutale... Mais elle a du coeur, oui, elle a une âme qui aspire à s'élever. Si la Bête voulait!»

Il décrit la répugnance de la Beauté et comment, à la fin, lisant dans les yeux de la Bête *«la prière et l'amour»*, elle cesse de la haïr. A l'instant la Bête est transformée et devient,

«un chevalier très beau et très pur, délicat et cultivé, que chaque baiser de la Belle pare de qualités toujours plus rayonnantes».

L'effrayante vérité c'est que les descendants de Bach sont capables de dire et de croire ces choses-là à leur sujet, de se comparer à une Bête pathétique ensorcelée et de pleurer parce que leur prisonnière ne les absout pas de son amour. Ce qu'ils offrent — pour eux, le suprême don de paix que l'Allemagne fasse à la civilisation — c'est ce que de mauvais Allemands appelleraient la *«Pax Germanica»* mais ce que les Ebrennacs considèrent authentiquement comme un mariage — la possession du mâle, le consentement de la femelle — bref, pour ce qui est des races conquises, un geste de masochisme extatique. Ne pas consentir, c'est ne pas comprendre la passion de la Bête pour sa rédemption, par la souffrance des autres.

«N'aimiez-vous pas ce conte? Moi, je l'aimai toujours. Je le relisais sans cesse. Il me faisait pleurer. J'aimais surtout la Bête, parce que je comprenais sa peine».

Les Français ont toujours et clairement compris cette attitude d'esprit, cette impatience éplorée, chez les Allemands, pour se faire aimer de l'être qu'ils tuent. A leurs yeux, c'est un cas pathologique. Ce qu'il nous faut déterminer, c'est savoir s'ils ont raison ou tort. Est-il possible de compter sur les Ebrennacs pour la rédemption et la rééducation de l'Allemagne? Considérons le père de cet Ebrennac, lequel, au dire du fils, aimait la France, croyait à la République de Weimar et à Briand:

«Il était très enthousiaste. Il disait: «Il va nous unir, comme mari et femme». Il pensait que le soleil allait enfin se lever sur l'Europe».

Cet homme n'était-il pas de bonne volonté? N'aurait-il pas secondé notre mission rééducatrice? Son projet semble au contraire avoir été dans la défaite exactement celui de son fils pendant cette guerre, la possession par le mariage. Quand il n'eut plus Briand pour faire le contrat, et ne vit plus aucun moyen d'obtenir la France par des mots d'amour, il dit à son fils qu'il ne devait jamais aller en France, *«avant d'y pouvoir entrer botté et casqué»*. Mais il y avait longtemps de cela. Nous sommes une génération nouvelle, pressant le pas vers un nouveau matin. Si le jeune Werner Von Ebrennac est sincère, comme il l'est de toute évidence, ne devrions-nous

pas croire, diront les optimistes de chez nous, que par lui et ses semblables *«les obstacles seront surmontés. La sincérité toujours surmonte les obstacles»*.

Si franc, si modeste, si ardemment désireux du bien, un homme d'une telle foi! Un soir, il parle d'une jeune fille allemande qui le scandalisa en arrachant les pattes d'un moustique une par une, et l'incident sert à prouver qu'il n'est nullement un nazi fanatique.

«Mes amis et notre Fuhrer, dit-il, ont les plus grandes et les plus nobles idées. Mais je sais aussi qu'ils arracheraient aux moustiques les pattes l'une après l'autre. C'est cela qui arrive aux Allemands toujours quand ils sont très seuls: cela remonte toujours».

Mais la France, poursuit-il, les guérira. Ils le savent. *«Ils savent que la France leur apprendra à être des hommes vraiment grands et purs»*. N'est-ce pas là, dira-t-on, un homme plus qu'à moitié *«réduqué»*? Est-ce que nous ne devrions pas, le temps venu, rechercher de tels hommes, travailler avec eux, compter sur eux?

La réponse française est que, si sincères soient-ils, et, quand ils n'ont pas pour eux-mêmes une pitié flagrante, si pitoyables, ils sont comme des roseaux. A cela deux raisons: d'abord, ils se trompent sur eux-mêmes; deuxièmement, même en surmontant cette méprise de soi, ils doivent maintenant et pendant des générations, demeurer politiquement sans efficacité, sans action, sans initiative, une fois pour toutes. Voici comment ils se trompent eux-mêmes et nous trompent ensuite. Leur pensée politique est corrompue par un symbolisme d'ordre sexuel, et ce symbolisme, en employant des termes que nous révérons, mais auxquels ils donnent un sens entièrement différent du nôtre, nous égare. De là vient, sur eux, le pouvoir hypnotique de l'éloquence de Hitler, qui nous est incompréhensible. Il les prend, ils s'abandonnent à lui, dans une extase pour laquelle nos méthodes de raisonnement politique ne sont point faites. Leur bien, leur bien véritable, c'est notre mal. Notre conception du mariage est celle d'un consentement mutuel; la leur est celle d'une capture et d'une soumission — et ils l'appliquent symboliquement à la politique étrangère et intérieure. Notre conception de la paix est celle de l'intérêt collectif qui peut être créé et assuré dans la paix; la leur est celle d'une paix issue de la conquête et satisfaisante uniquement parce qu'elle est issue de la conquête. Le sang leur est nécessaire comme une purge; le péché, comme un moyen d'arriver à l'extase de la rédemption, et ils *«ne regrettent pas la guerre»*, mais ils croient que *«de grandes choses en sortiront»*. Les habitudes de Tarquin sont, pour eux, le stimulant et le prélude nécessaires pour atteindre à l'idéalisme romantique de Werther. C'est pour ces raisons — et non parce que des Allemands bien-intentionnés n'existent pas — que nous, qui ne pensons pas avec leurs symboles et dont tout le Weltanschauung spirituel est différent du leur, ne pouvons bâtir d'avenir sur eux.

Voilà l'interprétation de l'esprit d'Ebrennac tel qu'il remplit la première partie du *«Silence de la Mer»*; la deuxième partie est là pour prouver (et c'est le défaut de ce conte comme oeuvre d'art que le récit suive le tracé du dessein didactique) que les Ebre-

nacs ne peuvent faire bien même s'ils le désirent, et que, au premier signe d'opposition fait par des Allemands acharnés, ils abandonneront toujours le terrain, comme ils l'ont toujours fait depuis Bismarck, et ils se retiront dans l'acquiescement du suicide. Ebrennac visite Paris, certain que les amis qu'il y trouvera désireront avec autant d'ardeur que lui que la France leur enseigne à être «des hommes vraiment grands et purs». Il perd ses illusions. Leur projet est de détruire la France et son âme avant tout.

«Son âme est le plus grand danger. C'est notre occupation en ce moment... Nous la pourrions par nos sourires et nos ménagements. Nous en ferons une chienne rampante».

ESSAI FANTASISTE SUR LA FIN DU MONDE

Pour changer, je vais essayer de m'exercer dans un genre nouveau. Afin qu'on ne puisse avoir rien à redire, je choisis un sujet des plus fantaisistes, qui a l'avantage de donner libre cours à mon imagination dans les voies qui n'ont jamais été suivies jusqu'ici.

Il s'agit en l'espèce de la lune, de sa forme et de son influence sur les destinées de notre terre.

Je n'ai jamais voyagé surtout si loin, je n'ai non plus aucune notion astronomique, soyez certains que je n'entreprendrai pas aujourd'hui de pareilles randonnées pour faire mon article. Je me fie uniquement à mon instinct divinatoire pour vous exposer ce que je pense à ce sujet. Les savants ne manqueront pas de rire de mes assertions. Je ne m'en soucie guère. Mais vous, chers lecteurs, vous nous départagerez. Quand on essaie de pénétrer dans le domaine de l'au-delà, toutes les hypothèses sont admissibles. Est-ce que Jules Verne et Wells ont parcouru le monde et les cieux pour nous raconter leurs belles histoires, et pourtant nous nous y intéressons comme si elles étaient vraies.

Soyez donc quelque peu indulgent à mon égard, moi qui suis bien loin de les valoir. Mais dans mon petit, je m'efforce moi aussi de vous divertir par la publication de mes articles qui rencontrent, je l'espère du moins, un bon accueil auprès de vous.

La lune est-elle ronde? J'entends par là a-t-elle ses deux faces pleines? On ne se l'est jamais demandé. On n'y a même pas songé. La portion qui nous regarde est bien ronde. Mais, l'autre? Est-ce une lune entière ou une demi-lune que nous avons devant nous? L'autre côté n'est-il pas plat? Autant de questions, qui restent sans réponse.

Autrefois, il y a bien longtemps, à des époques préhistoriques, la lune devait être certainement toute ronde. Elle tournait joyeusement autour de la terre, lui montrant ses deux faces, toutes réjouies carressées successivement par les ardeurs du Soleil.

Puis tout d'un coup, pour quelles causes et à la suite de quels cataclysmes, ce satellite qui devait avoir son ver rongeur dans les entrailles, s'est fendu et s'est disloqué.

Une partie s'est conservée, celle que nous voyons, l'autre a dû se volatiliser en poussières, absorbées par l'univers pour la formation d'autres mondes. Cependant des blocs immenses ont dû se détacher pour se précipiter sur la terre qui les a engloutis, non sans dommages.

Ne serait-ce pas là une explication toute naturelle du déluge universel, de l'enfoncement de l'Atlantique, du soulèvement de la Suède et de la Norvège, ainsi que des régions qui entourent le Mexique?

Aujourd'hui la lune ne nous regarde plus que d'un seul côté avec une figure glabre et attristée, comme si elle allait pleurer sur elle et sur nous, car qui sait ce que ce cataclysmes a encore réservé de menaces pour notre terre.

Nous ne voyons plus que d'une seule face. N'est-ce pas un signe évident de ce qu'elle n'est plus ronde.

L'effet produit sur Ebrennac est celui que la férocité allemande produit habituellement sur l'idéalisme allemand. Il abandonne la lutte sur-le-champ dans les accès d'un désespoir tragique. Il n'y a pour lui aucune porte d'exil, il demande à reprendre du service en compagnie, indique la Russie de la main, annonce qu'il va partir «pour l'enfer». Si outré que l'acte paraisse, l'étude du caractère rend une note juste. Le portrait de Von Ebrennac est à la fois sympathique — dans le sens de «sentir avec» — et purement représentatif de cet idéalisme hystérique sur lequel les rééducateurs convient la civilisation à se reposer.

CHARLES MORGAN

Les lois de l'attraction et de la pesanteur, ne nous la montrent plus que du côté plein, le côté le plus lourd. Une règle générale veut que tout ce qui vit, se dresse capté par la force irrésistible qui l'attire, l'homme fièrement debout, les animaux sur leurs pattes, ceux qui rampent en relevant la tête, les plantes verticalement et la terre elle-même par les hautes cimes de ses montagnes.

Si mes assertions sont vraies, que verrions-nous en faisant le tour de la lune? Du côté invisible, un amoncellement de profondes crevasses incurvées, et de l'autre, un fouillis de prééminences inaccessibles. Tout doit s'y craqueler, se dessécher en un perpétuel mouvement de dislocation. Celle-ci ne peut guère tarder et alors gare à nous.

Ce qui reste de ce satellite ne pouvant plus dans sa faiblesse résister à l'attraction terrestre, se jettera sur notre tête, et notre planète subira ce choc meurtrier au point de ne pouvoir plus se relever.

J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, que notre astre avait lui aussi sa paille. Une fissure insondable qui la contournerait à partir du lieu où surgit le Gulf-Stream. La chute d'un corps comme la lune ou même d'une de ses parties, provoquerait des entailles plus étendues encore risquant de nous couper en deux comme la lune.

Je viens d'esquisser ce que pourrait faire de nous la nature. Son action vise à des fins que nous ne connaissons pas mais que nous savons être dictées par des règles immuables qui régissent l'élaboration des mondes.

Ce que fait la nature peut se concevoir, mais ce que je ne comprends pas c'est que l'homme puisse chercher à se détruire par ses propres moyens. Est-ce que le jeu inconsidéré auquel il se livre en lançant des engins néfastes n'accélèrera pas dans une certaine mesure l'action des éléments sur notre fin probable.

La Bible nous cite plusieurs cas où le Créateur a cru devoir arrêter l'élan du genre humain vers l'infini. Une première fois au Paradis même quand Adam et Eve voulurent approfondir la connaissance des choses, qu'il se réservait à lui seul. Une autre fois quand les hommes construisirent la Tour de Babel pour s'élever jusqu'à Lui. L'étude des croyances anciennes nous enseigne également que les Divinités eurent à soutenir des luttes mémorables contre l'humanité, soit parce qu'elle leur avait ravi le feu du ciel, soit parce que conçu de rapports avec elles, l'homme essayait de les supplanter en se réclamant de son origine céleste.

Les Dieux sont jaloux. Ils l'étaient autrefois, ils le sont encore aujourd'hui. Prenons garde qu'ils ne nous abandonnent leurs secrets que pour nous engager à mieux nous défaire nous-mêmes, en nous ramenant à notre faible état normal primitif et aux besognes infimes pour lesquelles nous avons été créés.

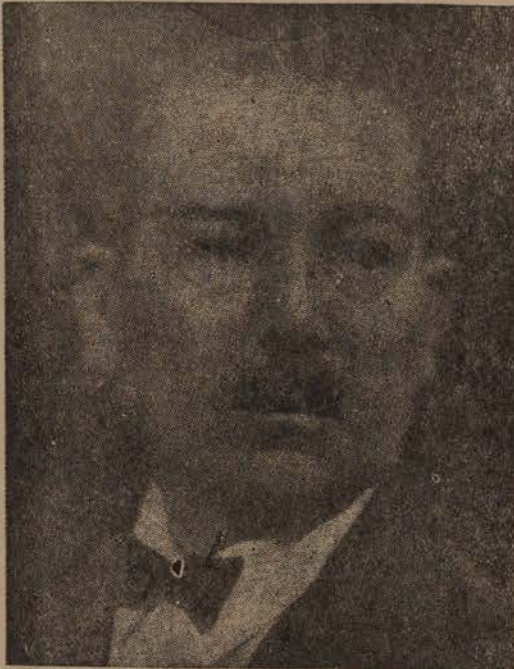
A. WILLNER BEY

L'ÉGYPTE DANS NOTRE NUIT

Juin 1940 ! Sous un ciel bleu, à travers les jardins en fleurs et les prés verdoyants, l'incroyable désastre ! L'ordre non moins incroyable d'accepter la défaite, de rompre les serments, et de se soumettre ! Faire pénitence ! pénitence ! Le mot d'honneur envoyé à tous les échos quand jamais nous n'avions eu aussi grand'honte ! Le retour au foyer, humilié, accablé, solitaire, le dénuement absolu, le silence !

Des semaines passent ; conciliabules, timides travaux d'approche, tâtonnements mesurés, apprentissage du raidissement, la fierté, l'espérance. Les yeux baissés se relèvent, lourds encore, et se fixent sur l'horizon. Par delà les frontières, tous les nôtres n'ont pas abdiqué. Alors, ils peuvent tout faire pour nous, qui, en ces heures, ne pouvons rien.

Mais longtemps encore nous serons dans la nuit.



François Bonjean

Nos regards se portent naturellement vers l'Égypte : fuite dans le souvenir et fuite vers les hommes fidèles. Mais nos journaux et nos livres ne pouvaient y ramener notre esprit qu'en s'abstenant eux-mêmes de jugements politiques qui nous semblaient suspects. Aussi, hormis les souvenirs personnels, n'avions-nous d'autres voies à suivre que celles de l'art et de la littérature. Tout prétexte était bon qui nous les ouvrait.

C'est ainsi que la mort du peintre Emile Bernard en 1941 arrêta particulièrement notre attention. Vraiment on ne pouvait négliger le stage qu'il fit très jeune en Égypte entre 1893 et 1904, ni comment, adepte précoce du symbolisme et du primitivisme mystique, il en revint transformé, acquis à une sorte de classicisme qui unissait la réalité visible du monde avec le divin de la vision intérieure. Des articles de journaux et de revues nous apprirent l'essentiel de ses travaux en Égypte, les fresques dont il orna la chapelle du collège Saint-Louis à Tantah, détruite

aujourd'hui, semble-t-il, l'autel majeur qu'il construisit lui-même sur son propre dessin au séminaire de Choubrah, et les toiles où il brossa des scènes journalières de la vie arabe en conférant aux gestes familiers une noblesse quasi-divine. Le musée de Lille possède une de ces toiles qui représente des « Femmes puisant de l'eau dans le Nil ».

Peu de temps après sa mort, on publia un lot de lettres adressées à Emile Bernard par de grands peintres et de grands écrivains de son temps. On vit Van Gogh lui dire sur le ton amical de la conversation — « mon cher copain Bernard » — son enthousiasme pour le vrai, la nature, les couleurs, le soleil, ainsi que son aversion pour le factice, le faux primitif, les sujets philosophiques et bibliques... Ensuite venait Gauguin avec ses impatiences, ses brusqueries, sa soif d'exotisme, sa détermination de fuir vers Madagascar et d'y entraîner le jeune Bernard qui — ô ironie ! — préférerait Tahiti ! Puis on goûtait l'exquise sensibilité et la courtoisie un peu désuète d'Odilon Redon (Bernard était alors arrivé en Égypte où il se plaisait et menait une vie active, malgré le voisinage importun de nombreux peintres...) C'était Cézanne, H. de Groux, et c'était Bourges, Huysmans, Léon Bloy etc... Mais l'on retenait surtout de la lecture de ce recueil de lettres l'amour exclusif et épuisant des peintres pour leur métier, l'irritation contre un public incompréhensif, leur décision absolue de ne rien renier de leurs goûts et de leurs recherches passionnées. « La grande affaire, écrivait Odilon Redon, est de trouver la joie en soi ».

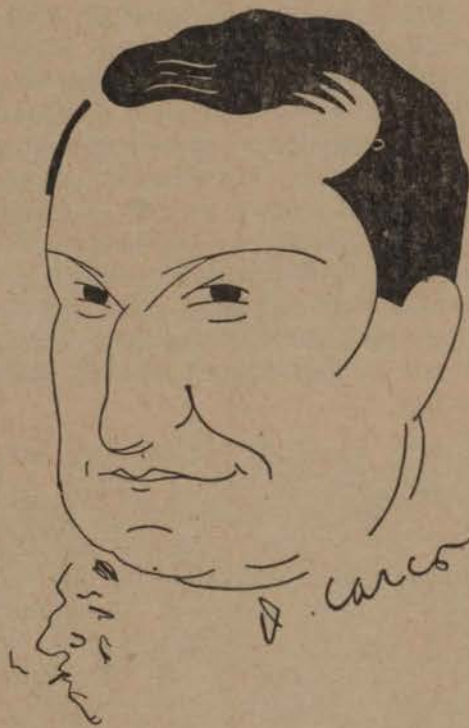
Pour nous, la grande affaire était alors de trouver la paix en soi. Nous en étions à nos premiers jours d'avilissement. Accablés sous le déluge de dis-



Elian J. Finbert

cours niais et d'appels à la soumission, nous cherchions refuge dans le trou d'une vie personnelle et secrète. Les grands voyageurs vinrent à notre secours. A la fin de 1940, les éditions Aubanel d'Avignon publièrent trois récits de Francis Carco sous le titre

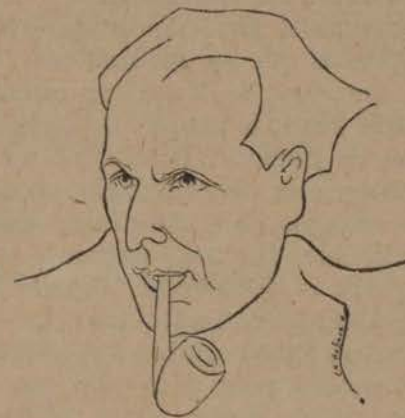
d'«*Heures d'Égypte*». C'était bien des heures d'oubli, de poésie, de mirage que l'auteur de «*La Bohème et mon Cœur*» avait captées sur les rivages du Nil. En parcourant ce mince ouvrage, nous revoyions Carco dans le salon de la «*Semaine Egyptienne*», familier, cordial, serrant des mains sans nombre, contant ses histoires à frisson. En ce temps-là, Carco cultivait le frisson, un frisson qui nous semble aujourd'hui fragile et tellement fantaisiste ! Le goût nous en est passé, on le comprend sans peine. «*O l'heureux temps, écrivait naguère Jean Guéhenno, où les hommes construisaient des ruines pour se donner prétexte à pleurer !*» En 1940, nous n'avions pas encore reçu l'épouvantable leçon ! Nous avons même oublié que le frisson d'écrivains comme Edgar Poë pénètre davantage et que ses héros connaissent



une vraie souffrance. Ce sont deux américaines que Carco met en scène dans le premier de ses récits : «*Une histoire de momie*». L'auteur, il est vrai, crée habilement l'atmosphère : soir de silence autour des Pyramides, le désert, un cimetière, glapissement de chiens invisibles, présences indiscernables etc... Mais, ce frisson-là est fait de choses imprécises qu'on se représente mal. Ce n'est pas le frisson brutal des apparitions fantastiques qui tombe dès que disparaît le phénomène, c'est au contraire un frisson de surface et d'attente, qui s'insinue, tient l'imagination en haleine et se prolonge alors même que tout est fini. On peut, si on le désire, le recréer, y ajouter, il produit un léger chavirement qui n'est pas sans charme, on a peur sans avoir peur, on croit sans croire, douce chimère ! Carco s'en amuse sans aucun doute ; il épie malicieusement le trouble naissant de ses personnages. Il est poète à son heure, mais seulement à son heure. Dans le deuxième récit, il nous conduit au Mouskhy, écoute en souriant le marchand de tapis déployer ses richesses et son charlatanisme, et, là où certains verraient de la poésie sous un tel flot de paroles, Carco, lui, tient ses distances, pointe une

oreille attentive et rapporte chaque mot avec une rigueur toute scientifique. Il n'est pas dupe, alors qu'être poète c'est être dupe, quand bien même on consentirait à l'être. Carco se protège en toute occasion sous une solide armature de réalisme. Cependant il ne convient pas de présumer de ses forces, et, dans le troisième récit, «*la Porte du Désert*», il subit lui-même l'envoûtement des vastes espaces. L'a-t-il recherché, s'y abandonne-t-il de plein gré, on ne sait ! L'illusion est parfois une redoutable maîtresse, mais Carco désirait peut-être, par curiosité en savourer l'attrait !

Avec Lucie Delarue-Mardrus, nous nous introduisons dans l'Égypte même des Égyptiens. Le livre qu'elle fit paraître aux Editions Lugdunum en 1944 s'appelle «*El Arab*». C'est un volume de souvenirs où elle raconte le voyage qu'elle fit en Égypte en 1910, après qu'elle eut visité la Tunisie, l'Algérie, la Turquie. Son mari, célèbre arabisant, lui servait de Mentor. Avec elle, il faut s'attendre à un romantisme tout proche de celui de Loti. Haro sur le modernisme ! Elle en fait sévèrement reproche aux Orientaux eux-mêmes et elle écrit rageusement que «*les Orien-*



Charles Plisnier (dessin de Ch. Hodmon)

«*taux n'ont aucun sens de l'Orient*». Elle s'abandonne naïvement elle aussi à une autre sorte d'envoûtement qui est celui du passé. Elle voit le boeuf Apis dans les rues du Caire, et dans le village d'un marguillier copte, elle croit reconnaître l'image même de Sésotris ! Loti avait trouvé mieux : il se faisait représenter de profil à côté de la tête de Ramsès II, et de cette juxtaposition, il concluait qu'entre le Pharaon et lui-même, la ressemblance allait de soi ! Mais, Lucie Delarue-Mardrus a le mérite, dans son livre, de nous initier, mieux que maints autres voyageurs, aux usages de la vie arabe. Elle était jolie, piquante, célèbre, femme d'un arabisant universellement connu, elle a pu assister à de nombreuses cérémonies familiales et fréquenter certaines personnalités du monde oriental. Elle en a voulu comprendre le sens, discerner le caractère de certains gestes, la raison cachée de certaines paroles. Elle est venue à l'Égypte avec amour. A ce pays elle porte une sympathie profonde, elle en goûte la langue qui lui paraît moins dure que celle des pays d'Orient qu'elle vient de visiter, elle en apprécie l'hospitalité, et, sensible surtout à la majesté

des attitudes et à la féerie des spectacles, au rythme des chants, à la spontanéité des joies et des peines, à la somptuosité du vocabulaire, elle croit vivre dans la poésie même.

Les seuls reproches que nous puissions toujours faire à une attitude de ce genre, c'est qu'elle méconnaît toute vie autre que celle de son propre milieu, qu'elle voit poésie là où les autochtones ne voient qu'habitude, enfin qu'il faut une trêve à toute poésie. Lucie Delarue-Mardrus fait un peu songer à ces privilégiés qui, las de leur luxe, s'échappent en quête de pittoresque. On ne peut vraiment contraindre un peuple à l'immobilité pour charmer son ennui ! On ne peut, sous prétexte de poésie, enclore des réserves de couleur locale en divers lieux de la terre. La poésie, on l'a souvent dit, est en soi.

La poésie va prendre des couleurs plus tragiques avec Charles Plisnier. Surprise de voir paraître un jour de septembre 1943, dans l'hebdomadaire «Candide», -les premiers chapitres d'un roman de Charles Plisnier, intitulé «Nuits d'Égypte» ! Qui savait que le célèbre écrivain belge fût venu, comme tant d'autres, lerrer sur ces terres antiques ? Qu'en rapportait-il ? Le titre nous faisait redouter un de ces montages artificiels qui bernent si facilement la crédulité occidentale. Or, dès les premières lignes, si nous comprîmes que les monuments «inhumains» de l'Égypte ancienne le laissaient insensible, nous sûmes aussi que seuls, le peuple, sa fierté, sa volonté, lui inspiraient de l'intérêt. Il imagine un conte d'amour et de sang, une vie souterraine et mystérieuse, des hommes engagés dans un drame où s'exaspère leur fierté nationale, une belle danseuse fasi qui joue avec une superbe et douloureuse dignité le rôle d'amoureuse et d'héroïne. Amoureuse ? Le terme n'est pas exact, tant el Djahi semble impassible, tant elle domine sa sensibilité pour accomplir son devoir jusqu'au drame, dans l'ombre et le silence, et aussi dans le secret d'une douleur invisible. On pourrait à son sujet évoquer les héroïnes cornéliennes, si tout drame cornélien ne supposait pas une lutte contre soi-même. Il n'apparaît pas qu'el Djahi ait eu à lutter contre elle-même. Elle ne se permet aucune hésitation. L'acte de vengeance que son devoir lui impose ne subit aucun retard. Elle ne tolère la souffrance intérieure qu'une fois l'acte accompli, encore qu'elle s'en fasse un secret, un trésor intime qu'elle tient écarté de la mission essentielle de sa vie.

Que ce conte prenait de sens à nos yeux ! Quelle exhortation à la fermeté, à la dignité, à l'oubli de tout ce qui n'était pas la patrie, la fierté et l'indépendance nationales ! 1943 ! La France entière se raidissait sous un joug chaque jour plus menaçant, et nos maîtres, malhabiles à découvrir le sens d'une oeuvre aussi sobrement traitée, laissaient des récits semblables voir le jour ! C'est que sans doute l'hebdomadaire qui les publiait leur paraissait assez peu suspect ; Maurras ne l'encombraient-il pas d'interminables chroniques ? Maurras lui-même pouvait-il tout lire ? Peut-être encore ne voyaient-ils que les gros fils de la trame, la lutte sourde et rageuse contre un pays qu'ils maudissaient eux-mêmes !

Vers la même époque, Lanza del Vasto publiait son «Pèlerinage aux Sources». Cet homme, d'origine sicilienne et peut-être de descendance normande, après qu'il eut achevé ses études de philosophie, constata qu'il n'avait pas avancé d'un pas dans le secret du monde. Il partit pour les Indes, se mêla aux brahmanes, fréquenta Gandhi, voulut s'initier à la sagesse des Hindous. En revint-il plus sage ? On en doute. Ni Barrès, ni Loti ne trouvèrent sur leurs routes leur chemin de Damas ! C'est au retour qu'il fit une brève visite à l'Égypte, pendant l'escale de Port-Saïd. Cette escapade remplit les derniers chapitres de son ouvrage, mais on n'en retient qu'un trait : des enfants, on ne sait pourquoi, lui jetèrent des pierres !

De temps à autre, au gré des événements, les journaux nous entretenaient aussi de l'Égypte. Le danger que courait le canal de Suez inspira à M. Charles-Roux divers souvenirs de carrière qu'il publia à différentes reprises. Dans le «Figaro», il évoqua les fêtes du trentième anniversaire du canal, et, une autre fois, il refit de mémoire les promenades auxquelles il avait convié de célèbres visiteurs de France à travers Le Caire. Ce faisant, il jetait un pleur discret sur la disparition graduelle de la couleur locale. Un jour, il publia dans la «Revue-des-deux-Mondes» un article fort équitable sur Lord Cromer et cet acte, à l'époque où le faisait, dénotait un certain courage.

Les Frères Tharaud, célèbres par leurs nombreux ouvrages sur les pays d'Orient, racontèrent leur visite à la maison d'Ismaïlia où Ferdinand de Lesseps avait vécu. «On nous dit que les bombes pleuvent sur le canal», écrivaient-ils. Ah ! *Puissent-elles épargner la petite maison et ses pauvres choses, si pauvres, si pauvres, et si émouvantes*. Sans doute, mais si irremplaçable qu'elle soit, cette maison compte si peu au regard des millions d'êtres humains qui ont disparu. Que ce romantisme est donc déplaisant ! Quand comprendra-t-on que l'amour et le respect des vieilles choses, si légitimes qu'ils soient, sont moins sacrés que l'amour et le respect d'une simple vie humaine ?

Naturellement on parla aussi de Bonaparte. Louis Madelin, dans «Candide», reconstitua le récit de son départ d'Égypte sur la frégate «Muiron» avec quelques-uns des savants. Puis, dans «Présent», hebdomadaire qui eut une existence aussi éphémère que le régime qu'il servait, Jules Bertaut conta l'histoire de Pauline Fourès «petite blonde fort gentille, au minois chiffonné» qui arriva subrepticement au Caire vêtue en homme, et devint la maîtresse du vainqueur des Pyramides. Cette aventure, «d'une des moins connues de Bonaparte», écrit sérieusement l'auteur, formait, paraît-il, le sujet d'un livre «plein de péripéties» que venait de publier un certain Marcel Dupont. Nous suggérons que soit ajouté en sous-titre à un aussi important ouvrage : «De l'égrillard comme moyen d'évasion».

Débarrassé de la futile histoire anecdotique,

abordons maintenant l'égyptologie. Si profanes que nous soyons, il fut récontortant en nos heures sombres d'entendre parler des découvertes de Tanis. Le Professeur Montet, replié, comme nous le disions, à Clermont-Ferrand avec l'Université de Strasbourg, publia chez Payot un livre où il exposait le résultat et l'importance de ses fouilles dans le Delta; quelques journaux, dont «Le Temps» et «Sept-Jours» consacrerent un article à son ouvrage et à ses travaux. C'est seulement ainsi, et assez tard, que nous sûmes qu'en 1940 il avait découvert intact le tombeau du Pharaon Psousennès. Nous lûmes ceci: «*Le couvercle du cercueil représentait, tournée vers l'intérieur, la déesse de la nuit Mout, si bien que depuis le début de l'Histoire, le souverain contemplant le visage ravissant de la divinité tourné vers lui. Au bras droit du pharaon, il y avait dix bracelets d'or incrustés de pierres précieuses; au bras gauche, il y en avait douze et les doigts ne portaient pas moins d'une trentaine de bagues. Les jambes portaient deux paires de bracelets, les doigts de pieds étaient pris dans des étuis d'or que recouvrait une sandale d'un merveilleux travail également en or, etc...*» Le bon Flaubert a donc manqué cela! L'article laissait espérer que M. Montet ferait sans doute, la guerre finie, d'autres découvertes. Espoir banal, vague formule de journaliste jetée en guise de conclusion? Non, nous espérons bien que notre pays reprendrait sa place au soleil, et savoir que nous n'étions pas seuls à le penser, fortifiait notre confiance.

Pour terminer, il convient de reconnaître que nous sommes encore posé trois interrogations: Qu'étaient devenus Bonjean, Finbert, Cattaoui? Trois noms unis à celui de l'Égypte. Un court article d'Henri Bosco donné au «Figaro», ne nous apprenait rien des occupations de Bonjean, mais il apportait une analyse de son oeuvre. Bosco nous le présentait à la recherche patiente et sympathique du secret de l'Islam et, rappelant ses très belles «*Confidences d'Une Fille de la Nuit*» qui parurent à la fin de 1939, il nous révélait l'intérêt de ce conte d'amour «*qui s'élève à travers les passions, les intérêts, les mesquineries ordinaires de la vie et qui va de la chair à l'esprit, du signe corporel à l'Amour pur*».

Quant à Finbert, un article de F. Mégret nous apprit que le flot de la déroute l'avait déposé dans un coin du Rouergue retentissant des sonnailles des brebis. Il se fit berger, puis prenant la grand'route de la transhumance, il s'en alla dans les Basses-Alpes vivre «*de fromage et de silence*» au milieu de son troupeau. Finbert obéissait-il donc à la consigne du «retour à la terre»? La terre, répondait-il, je ne l'ai jamais quittée, et c'était vrai. Cet homme n'avait jamais été un écrivain de cénacle. Il avait chargé des balles de coton sur les felouques du Nil, vécu plusieurs années à Paris de la vie des clochards, partagé l'amour des Bédouins pour le chameau. Il tenait de première main une connaissance de la vie rude des travailleurs. Il s'était donc fait berger. Dans la solitude de sa cabane, il pouvait oublier l'amertume du désastre et se garder une âme robuste. Il publia «*La Vie Pastorale*», gros volume parfois monotone où il mêlait la poésie à la vie fruste mais saine, cu-

rieuse et enrichissant qu'il avait adoptée. Puis, on n'entendit plus parler de lui.

De G. Cattaoui, nous sûmes très tard seulement qu'il était en Suisse, cet oasis aux accès étroitement surveillés. Un jour les «Cahiers du Rhône» nous apportèrent en zone sud, sous leur couverture bleue, un essai de lui qu'il avait intitulé: «*Symbole de la France*».

Ainsi jamais l'Égypte ne fut absente de nos pensées. Elle y tenait trop de place. Toute ligne était bonne à lire qui nous parlait d'elle. Mais, elle était autre chose qu'un souvenir: elle était une terre heureuse, entrevue dans un halo, où l'on restait libre de son regard comme de sa parole, où l'on aimait ce qu'en secret nous aimions.

FRANÇOIS TALVA

LES «CRIS DU CŒUR»

Les somnifères ne sont pas nécessaires à celui qui est imprégné de pensées saines.

On appelle souvent fou, l'homme qu'on voudrait empêcher de vivre à sa guise.

Le calme désarme l'insolence.

Souvent nous sommes mieux compris par les bêtes. Eux au moins, nous aiment avec nos imperfections.

Un être qui a trop évolué ne peut vivre longtemps sur cette terre.

L'unique amour désintéressé, est celui de la mère envers son enfant.

Soumission n'est pas toujours obéissance.

Les beaux sentiments ne peuvent être copiés.

Etre doués de sentiments élevés et rester volontairement dans la médiocrité, démontre la modestie.

L'amour est une maladie agréable dont la guérison est pénible.

Tout âge a son charme. C'est un art de savoir vieillir.

Un illettré nous donne souvent des leçons de sagesse.

Tant qu'il y aura cette grande différence sociale, les grandes rancunes existeront.

«Mon enfant j'ai fait tant de sacrifices pour toi, et je t'aime tant!» disait un père à son fils. «Je ferai autant pour le mien», répondit-il.

M. SCHELLEMBERG-MOSCONAS

CONTE DE L'EGÉE

par Ilias Venezis

Cet endroit de la grande montagne, dans l'île, est sec et dénudé. Seuls des buissons y poussent. Des grands rocs, donc est semé le pays, se détachent souvent des blocs de pierre qui roulent vers la mer avec fracas. La solitude prend les sons et les absorbe et à nouveau tout redevient calme. La nuit, lorsqu'elle arrive, est l'unique événement.

Là, sur la côte aride, il y a une cabane où habitent une femme et un enfant. La femme travaille à longueur de jours dans les champs, près de la mer. L'enfant est né aveugle. Quand il était encore tout petit la mère l'emmenait avec elle. Elle l'asseyait au pied d'un arbre et mettait n'importe quoi devant lui afin qu'il joue : cailloux, soiches, petits morceaux de liège, trouvés sur la grève. Elle, elle creusait la terre et, de temps en temps, s'échappait pour voir l'enfant et ce qu'il était en train de faire. Le petit entendait ses pas et poussait des cris de joie, car il reconnaissait les pas de sa mère entre tous. Il avait également appris à discerner bien des voix et nombre de sons qui n'existent par pour ceux qui possèdent la vue. Durant ces longues heures d'attente sous le pin, souvent, fatigué de jouer avec les cailloux, l'enfant s'adossait au tronc et demeurait immobile. Au-dessus de lui une cigale chantait, un oiseau passait pressé, en bas on entendait la mer se briser.

Peu à peu commença à naître en lui et, à mesure que les années s'écoulaient, à devenir plus inexplicable, l'incertitude sur le sens que pouvait avoir cette variété de voix et de sons qui l'emplissaient dans son isolement.

Un jour il demanda à sa mère si la terre était très vaste et quel pouvait être le nombre d'hommes qui vivaient sur elle. La mère ne savait par quel moyen lui donner la notion de l'espace et de la multitude.

— Nous partirons d'ici, mon petit enfant, lui disait-elle. Nous marcherons jour et nuit, des jours et des nuits. Nous cheminerons sans fin et jamais nous n'arriverons. Telle est la terre.

— Et les hommes? questionnait l'enfant.

Elle le prenait et le conduisait dans le grand champ où endulaient les épis. Elle le lançait dedans, l'y enfonçait et mettait ses petits doigts sur les épis, un à un.

— Ces épis ne finissent pas, reprenait-elle. Comme la terre. Chaque grain est un homme. Aussi nombreux sont les hommes.

Puis la mère retournait travailler et alors l'enfant tout seul luttait pour saisir dans son cerveau ébloui les innombrables formes des choses par les sons innombrables qu'il entendait et comprenait.

Les nuits d'été la mère et l'enfant avaient pris l'habitude de veiller un peu hors de la cabane. Les astres tremblaient au-dessus d'eux et ils écoutaient les insectes crisser dans le silence. Le petit demandait ce que pouvait être la nuit et les étoiles. Et la mère ne savait plus, cela n'avait plus de mesure. Elle lui disait que tout, alentour, était noir et que seulement,

très haut, dans le vide infini, des millions d'yeux regardaient vers la terre en repos.

Et l'enfant ne pouvait rien pénétrer. Les couleurs, les astres, la mer immense, lui demeuraient incompréhensibles.

— Si je les voyait mère, soupirait-il.

Les yeux de la pauvre femme se mouillaient alors, mais elle ne parlait pas pour ne point se trahir, jusqu'à ce que les larmes fussent séchées au bord de ses paupières.

Elle lui avait enseigné petit à petit à prier. Chaque soir l'enfant joignait les mains et suppliait Dieu de lui donner la lumière, puis il priait pour son père qui avait péri en mer, et enfin pour les hommes.

Un jour il demanda :

— Pour tous les hommes, mère?

— Pour tous, mon enfant, répliqua-t-elle. Car tous comme nous souffrent et se tourmentent.

— Tous, tous, mère? insista l'enfant.

Et elle, ne voulant pas lui cacher jusqu'au bout la vérité :

— Pas tous, mon enfant. Parce qu'il y en a d'autres qui tourmentent...

Ainsi à partir de ce jour le petit aveugle changea sa prière : il la disait désormais pour sa mère, pour son père, pour la lumière dont il était privé, pour les hommes malheureux.

De cette façon coulaient les jours dans la cabane bâtie au flanc désert de la grande montagne qui se dresse sur l'Égée, et où seules poussent des broussailles.

Vint une année maudite pour l'île. A la saison des pluies pas une goutte ne tomba : dans les villages on faisait dire des messes afin qu'il pleuve, mais pas un seul nuage noir ne voilait le ciel. Et quand le printemps arriva la terre ne fit pas germer les semences et les paturages ne donnèrent point d'herbe. Alors s'abattit une grande calamité sur les hommes et sur les animaux, qui mouraient nombreux. La nuit tout le pays, au loin, retentissait des bêlements des troupeaux affamés. Comme les pleurs des petits enfants affligés, ainsi était cette plainte interminable qui remplissait la campagne et allait se perdre au large. Un berger, une nuit, se jeta dans un puits profond et s'y noya parce qu'il n'en pouvait plus d'entendre cette lamentation. On commença à envoyer les bêtes sur des voiliers vers la Thrace, pour y paître. Mais au bout de peu de jours elles revinrent décimées, car le pays là-bas n'en supportait plus : les autorités avaient occupé la côte et les empêchaient de débarquer.

Beaucoup dans les villages, pressés par le besoin, abandonnèrent la terre et s'acheminèrent vers la ville la plus importante de l'île pour trouver du travail et manger. C'était quatre jours à pied. La route se remplit de caravanes, de familles qui partaient pour avoir du pain. La nuit ils faisaient halte en plein champs et allumaient des feux. Ils pleu-

raient leur sort et leur village qu'ils laissaient derrière eux.

— Qu'allons-nous devenir? se demandaient les femmes et elles se lamentaient.

Et les plus vieux disaient ne point se souvenir d'un pareil fléau.

La mère et l'enfant aveugle partirent avec une de ces caravanes. Arrivés à la ville tous allèrent loger à une auberge. Les uns furent embauchés au port, dans les usines ou pour faire des routes, d'autres mirent longtemps à trouver du travail. La femme et son petit garçon vécurent les premiers jours grâce au secours de personnes charitables, et la mère commença bientôt à travailler, à casser des cailloux sur les chemins.

C'est une dure besogne. Il faut partir avec l'aube pour arriver à l'heure, hors de la ville. Les grosses pierres sont rangées au bout de la route, de part et d'autre. Au début le marteau ne frappe pas bien, ne tombe pas juste. Il dérape aussi sur les doigts. Le soleil brûle le corps, la tête bourdonne et le peu de sang qui coule des doigts blessés caille vite. Ainsi coup après coup, goutte à goutte de sueur, a ligne de cailloux brisés s'étend, s'allonge. Hommes, voyageurs, voitures défilent, s'en vont. Il arrive que passent par là des gens compatissants. Ils s'exclament en voyant les femmes casser les cailloux: «Quelle misère!» Ils se calent dans leur voiture, puis s'éloignent. Tout passe et il ne reste sur la longue ligne de la route rien d'autre que de faibles cœurs qui pétrissent la pierre.

A l'auberge se coudoyaient toute sorte de gens: Arméniens, Juifs, Chrétiens, femmes, enfants. Le petit aveugle restait toute la journée dans la cour en attendant le retour de sa mère. Car le chemin était long et il ne pouvait courir derrière elle.

Un jour arrive à l'auberge une troupe de bohémiens. Ils avaient un aigle dans une cage, dans une autre des serpents exercés; il y avait aussi avec eux une femme qui, de la taille aux pieds, était couverte de poils comme un singe. Ils jetèrent l'ancre pour de bon. Ils dressaient une scène à la hâte, en ville, tantôt ici, tantôt là, et donnaient des représentations. Ils faisaient de bonnes affaires.

Le soir tous ceux qui logeaient à l'auberge se réunissaient dans la cour, pour la veillée. Ils se disaient leurs soucis et les hommes aux serpents qui avaient couru le monde contaient des histoires de lointains pays et de vastes océans.

Une fois un de la troupe s'adressa à la mère:

— Que ne me donnes-tu l'enfant? Tu n'es jamais là. Un de ces jours il se perdra. Je lui apprendrai à jouer avec les serpents, nous aurons soin de lui, je le nourrirai et je te le ramènerai la journée finie. Veux-tu?

Elle refusa. Mais un soir, en revenant du travail, ne trouva pas l'enfant dans la cour. Il était sorti et s'était perdu. Elle courut hébétée, dans les rues, la nuit, le cherchant. On le découvrit au matin, tombé devant une porte où il s'était endormi, et on le lui rapporta.

Alors la mère consentit à confier le petit aux hommes qui avaient les serpents.

On lui apprit à les enrouler autour de son cou, de ses bras; à frapper du doigt leur bouche jusqu'à ce qu'ils sortent la langue. Au début l'enfant disait à sa mère que c'était une chose froide ce qui rampait sur sa chair. Il avait peur. Mais peu à peu il cessa de parler de cela. Sa mère lui répondait on le caressant que c'était mieux ainsi, plutôt que de se perdre à nouveau. Et le petit répliquait que oui, que c'était préférable.

Toute la journée il entendait à côté de lui la rumeur des gens qui venaient voir les serpents: de grosses voix et d'autres douces et faibles, celles des enfants qu'on amenait aussi pour ne pas les laisser seuls. L'aveugle ne parlait point, ne pleurait pas. Il avait appris désormais, machinalement, ce mouvement: frapper de son petit doigt la bouche du serpent enroulé à son cou, jusqu'à ce que le reptile montra la langue. Et les autres enfants qui regardaient, poussaient des cris, effrayés en même temps que remplis d'étonnement. L'aveugle arrêta le jeu des doigts, attendant l'arrivée d'un nouveau flot de spectateurs pour recommencer son tour. Cela devint dans ses doigts un mouvement qui devait se faire encore et encore, sans cesse. Ce mouvement entra dans sa vie. Et une nuit, tandis que le pauvre petit était assoupi entre les bras de sa mère qui lui entouraient le cou, celle-ci sentit les doigts frêles frapper des coups espacés sur son bras nu. Elle comprit alors et pleura longuement sur la tête de l'enfant endormi.

ILIAS VENEZIS

(Trad. du Néo-Grec par Jacqueline Faquis)

(Recueil de contes «Egées»)

DÉLIVRANCE

O mon premier et mon dernier amour, ma douce
[Athènes! Athènes,

Je crie de-ci de-là comme une folle;

Je baise la porte du pauvre que la faim a fauché,

Je me réjouis, je fête pour eux.

Et je leur crie: «Venez en avant. Laissez dans le lit
le souci, le chagrin qui vous ronge:

Emmenez les enfants, relevez l'homme infirme!

Voici, la Liberté nous appelle.

«Et vous, sous le triple mouchoir de votre douleur (1)

Veuves, jeunes filles mères,

Etouffez votre soupir sur vos lèvres amères
en entendant les cloches.

Ainsi ordonnent les morts, du fond lointain des cieux,
non point comme une ondée sauvage.

Mais comme d'une source, que les larmes jaillissent
comme il leur sied maintenant.

Réjouissez vous! aujourd'hui notre terre délivrée,
d'un bout jusqu'à l'autre fête.

Ne voyons pas rien d'autre que cette exquise couleur
bleue et blanche qui joue dans les airs.

1945

MYRTIOTISSA

(Trad. par E. Psarà).

CHOSSES VÉCUES

A Jeanne Marquès - ma sœur
en croix

Assise par terre devant la boutique - j'attends...

J'attends une heure, deux heures...

Au-dessus de moi les arbres s'agitent doucement doucement...

Les feuilles angoissées, meurtries, murmurent sur le ciel bleu leurs plaintes.

— Perdue dans la foule qui piétine je me sens seule, sans défense. Mon Dieu! combien de temps cela va-t-il durer, cette existence courbaturée?

— Les femmes, les hommes, tout comme moi, avancent pas à pas. Je lève ma tête et regarde tous ces visages: - Comme ils sont fatigués! Les uns baillent - les autres méfiantes scrutent les figures des voisins, - la plupart bavardent pour oublier la faim. Une femme derrière moi se lamente: il y a des tomates pour dix-huit personnes, seulement et elle est la vingtième. Aucun espoir par conséquent pour elle; mais elle reste. On ne sait jamais... Peut-être, quelqu'un se trouvera malade, ou dégoûté d'attendre... Son mari ne veut plus manger ces nouilles sans beurre, sans aucun assaisonnement - alors, peut-être, - avec ces quelques tomates?...

— Elle reste et derrière elle cinquante sept personnes dans l'attente du miracle. S'ils n'y a pas des tomates, il y aura peut-être des «écossés»? Mais non! Depuis longtemps tous les écossés sont partis; - qu'est-ce qu'il reste alors? Une vieille ratatinée se décide de partir en éclaireur. Elle revient et dit d'un air mystérieux, aux femmes qui l'entourent: - «il y a des oignons, de l'ail, et quelques courgettes sous la bâche; je les ai vues-parole d'honneur vues!

— La foule derrière moi accueille cette nouvelle avec un soupir - moi je reste sceptique devant ce mirage alimenté par la faim.

— Et de nouveau un petit bond en avant.

— Mes pieds me font atrocement souffrir; ma plaie variqueuse suppure et me brûle, mes jambes tremblent. J'ai mal à la tête et j'ai envie de pleurer. Heureusement mon regard tombe sur un tout petit bébé qui crie: à boire! à boire! et tend vers une pêche écrasée par terre, ses menottes potelées. Alors au lieu de pleurer, je souris; oui, je souris à cette petite créature qui a la chance d'ignorer et garde son innocence devant tant de crimes.

— Et de nouveau un bond en avant.

— Je m'assieds sur une marche de pierre. Les bribes de conversations parviennent à mes oreilles. De quoi peut-on parler dans ces «queues»; sinon de l'alimentation, de ce qu'on a entendu à la TSF et aussi de la durée de cette atroce guerre. Cette misérable de la zone manie la carte géographique et parle de la Somalie, du Japon, des îles Philippines comme s'ils étaient dans son quartier. Elle parle surtout de doit mourir, cela me fait rien - ce sont des bombes «amies» - c'est pour nous autres, pour ces moutards. la Russie, car elle a entendu; elle sait que Kiff (Kiev) Smolensk, et même Odessa son déjà libres, et alors, alors... Elle sait aussi, que les anglais prendront Dakar, les américains fabriqueront de ces obus qui pul-

vériseront les boches dans leurs tanières et même cette nuit-ci, elle avait entendu des bruits... Son mari prétend que c'étaient des chats, mais elle sait que c'étaient des avions alliés et même mon Dieu, si on Et elle désigne le petit qui barbotte dans le ruisseau...

Les autres l'écoutent et hochent leurs têtes sans conviction? Ma plaie me cuit terriblement. Heureusement, on avance. Encore un bout! Voilà que j'aperçois la bache. Alors pour me remonter j'ajoute aussi mon petit grain de sel, car j'adhère, j'adhère de tout mon être à cette masse meurtrie dont je fait partie. Oui, il faudra «tenir» patience! Encore un effort et on sortira des ténèbres.

— Je suis approuvée par une toute petite femme mince aux yeux battus et bouche décollée. Elle me confie qu'elle non plus ne se décourage pas et n'a pas peur pour elle, mais pour son fils, pour son fils! Pensez! il a dix-sept ans et passe aujourd'hui son bachot. Il est parti à l'examen sans déjeuner avec le ventre vide... Et moi qui n'ai plus de tickets de matières grasses - ni de ceux de pain, ni de ceux de fromage - et regardez mon ventre!

Les cloches sonnent. Quelle l'heure est-il? Sept heures! Mon Dieu! arriverons-nous jamais vers cette bache miraculeuse, où je vois luire quelques tomates écrasées. C'est vers elle pourtant que derrière moi, une toute petite vieille, tremblante, dirige son regard de ferruche ensommeillée. L'agent crie: «Mesdames! n'attendez plus! tout est vendu! Tout!» Les femmes se regardent consternées. Les unes protestent, crient.. menacent puis s'en vont lentement Mais d'autres ne bronchent pas. Elle espèrent quand même. Je suis avec celles qui espèrent. Je reste, car je veux ces quelques tomates, malgré qu'elles soit écrasées, malgré la vieille. Moi non plus je n'ai rien à manger et les tomates une fois bien passées...

— Mais cette vieille qui est là, derrière moi qui ouvre déjà son «cabas» comme pour les cueillir, comment pourrais-je lui faire cette crasse?

«Toi qui es forte, bien portante, qui te vantes de comprendre la situation des autres, auras-tu le courage d'enlever ces quelques restes, pour lesquels cette ruine attend depuis tant d'heures? non, tu seras bonne, pitoyable, tu seras en règle avec ta conscience.»

— Mais arrivée devant la vendeuse échevelée, enroutée, et tout aussi croulante de fatigue, je murmure: donnez-moi ces quelques tomates qui restent.» Puis devant son regard étonné: «bien-entendu vous me les compteriez moins cher; ce n'est que de la pourriture... n'est-ce pas?

Je suis repartie dégoutée de moi, de cette affreuse époque qui tue le coeur humain.

— Mais quoi? C'est la guerre. La guerre pour l'existence. La vie ou la Mort. Et si on veut vivre il faut chasser toute pitié de son coeur. Tuer pour ne pas être tué. Piétiner les autres pour continuer sa marche sourde, muette-avancer sans se retourner, car les morts derrière nous crient vengeance au ciel.

SOPHIE A. PIERRE

CARREFOURS ALEXANDRINS

par CHARLES ZAHAR

(suite et fin *)

INSCRIPTIONS BILINGUES

Quand nous lisons les relations de voyage du siècle passé, nous hésitons à traduire rue de l'Obélisque par El-Missala, rue de la Colonne par Amound El Sawari, rue des Arts par El-Founoun et même rue du Prophète Daniel par El-Nabi Daniel.

Un principe qui devrait être pris définitivement pour éviter les confusions serait d'inscrire en terme français les noms arabes, plutôt que de les traduire, système d'ailleurs pratiqué au Caire. On écrirait rue El-Mathaf et non rue du Musée, rue Moustachfa-El-Amiri et non rue de l'Hôpital Indigène (que l'on devrait plus correctement traduire de l'Hôpital du Gouvernement). Nous avons la rue El-Kawkab qui faisait double emploi avec la rue de l'Astre, aussi l'appela-t-on rue El-Khandak (de la Tranchée) et la question et la question fut ainsi tranchée.

COMITÉ DE DÉNOMINATION

Le Conseil du Tanzim a récemment augmenté le nombre des membres du Comité de Dénomination, à l'effet d'étudier l'éventualité de remplacer les noms de rues qui ne signifient rien. A part, l'ingénieur, les conservateurs du Musée Greco-Romain et de la Bibliothèque municipale qui en faisaient déjà partie, on leur a adjoint deux professeurs de l'Université Farouk Ier l'un d'Histoire Islamique et l'autre de Géographie. Leur tâche sera très longue, difficile et délicate. Elle exigera non seulement une connaissance essentielle de la vie sociale alexandrine depuis un demi siècle, mais surtout une très vaste culture sinon une érudition universelle.

Mr. Camille Jullian, de l'Académie Française, Membre de la Commission du Vieux Paris, avait donné en 1923 une conférence à l'Hôtel-de-Ville de Paris qu'il avait intitulée «Ne touchez pas aux noms des rues». Il entretint son public en historien, curieux des choses du passé, désireux de rafraîchir de vieux souvenirs. Le point de vue administratif lui était complètement indifférent. Jugeant qu'entre l'Histoire et l'Administration il ne pouvait y avoir partie liée, il parla en toute franchise, sans égard pour les nécessités du jour, laissant l'Administration également libre d'agir avec non moins d'égards pour les caprices du passé. M. Jullian était conservateur en cette matière et demandait le respect des noms que le passé nous a laissés, qui sont l'oeuvre anonyme des morts et que nous n'avons pas le droit de toucher par pur caprice du moment, car cette oeuvre des morts nous ont fait ce que nous sommes. Il parlait en historien et laissait à l'Administration le soin de maintenir les droits raisonnables du public sur les morts et sur les vivants.

NE TOUCHEZ PAS AUX NOMS DES RUES

La Commission Municipale a plus d'une fois conseillé l'Administration, comme M. Camille Jullian, par cette phrase devenue un leitmotiv: «ne touchez pas aux noms des rues». S'il est vrai que, depuis, la Municipalité en débaptisa plusieurs, il est non moins vrai que certains changements furent faits à bon escient. Ainsi, en 1918, pour commémorer la première arrivée de Sa

Hautesse le Sultan Fouad à Alexandrie, la Commission Municipale chargea son Président de prier le Souverain de consentir à ce qu'une rue de la Ville portât Son Auguste Nom. Sa Hautesse manifesta le désir que l'avenue de la Porte Rosette soit choisie à cet effet et la Commission, à l'unanimité, se déclara heureuse d'acquiescer au désir du Souverain. L'emplacement où se trouvait l'ancienne Porte Rosette maintenait son nom de Place de la Porte Rosette, nom qui disparaîtra bientôt lui aussi quand on érigea sur cette place la statue du Grand Roi Fouad Ier. La Municipalité fit mieux encore en donnant cette appellation d'Avenue Fouad Ier à son prolongement jusqu'à Rouchdy pacha puisque c'est sur Son Auguste désir que la plus belle route de notre Ville avait été élargie.

En 1932 également, à l'occasion du Centenaire des Victoires du Grand Vice-Roi Ibrahim Pacha et pour commémorer les faits d'armes glorieux que l'Egypte doit à son génie, la Commission Municipale donna Son Nom aux Parcs de Ras-el-Tine, au Champs de Manoeuvres ainsi qu'à toutes les avenues qui les entourent et aboutissent au Palais Royal. Elles portaient précédemment le nom de *Shareh-el-Melouk* (rue des Rois) traduite classiquement en français en *Avenue Royale*.

Et voici encore un exemple de débaptisation partiel, celui de la rue *Cléopâtre*. Cléopâtre: ce nom éclatant qui, pour la majorité du peuple, résume le prestigieux passé d'Alexandrie et même de l'Egypte, fut donné à une rue obscure menant, il est vrai, à l'emplacement où se trouvaient ses deux aiguilles. En 1911, un industriel Hellène, appartenant à une ancienne famille citoyenne et dont les propriétés bordaient le parcours de cette rue qu'un triste sort avait voué aux filles de joie, protesta contre cette dénomination, bien moins pour sauvegarder le souvenir de Cléopâtre que pour préserver l'honneur de ses honnêtes locataires et de ses employés. Il demanda à la Municipalité de changer le nom du tronçon de rue menant de la rue *Averoff* à celle du *General Earle*, afin d'éviter les désagréments qui résultaient de l'indication de cette adresse aussi désavantageusement connue. D'ailleurs, ce tronçon de rue avait été offert à la ville par le père du plaignant, une personnalité qui avait rendu d'éminents services à ses concitoyens comme membres de cette Commission d'Edilité qui précéda la création de la Commission Municipale. Sa plainte fut portée devant la Délégation Municipale qui regretta de ne pouvoir faire droit à sa demande parce que la Commission Municipale avait pris la sage décision de principe de ne pas changer le nom des rues consacré par l'usage afin, surtout, d'éviter les conflits qui surgissaient entre propriétaires dont les immeubles, inscrits dans les registres officiels, étaient limités par le nom des rues qui les longeaient. D'autre part le changement de nom de ce tronçon allait-il changer le commerce qui se pratiquait sur le tronçon voisin de celui de cet industriel? La Commission Municipale ne désirant pas demeurer tout à fait sourde à cet appel, chercha un moyen terme de conciliation: La Dynastie ptolémaïque n'avait-elle pas eu plusieurs Cléopâtre? et dans cette rue où régnait la tolérance, la Municipalité ne pouvait-elle pas en tolérer deux? Il y eut la rue *Cléopâtre Est* et la rue *Cléopâtre Ouest* et il ne restait plus aux honnêtes gens que de ne jamais perdre le Nord.

Quels érudits pourraient, à Alexandrie, rechercher la signification de plus de trois mille noms? Oseront-ils procéder à des effaçages de certains noms dont la gloire dépasserait leurs connaissances?

(*) Voir notre Numéro d'Août 1946.

Citons en exemple la demande de ce notable alexandrin qui, ne comprenant pas pourquoi la Municipalité avait donné à la rue longeant sa propriété le nom de *Mahrouki*, proposait celui de Nelson. A cette époque, en 1919, il existait une «Société de l'Histoire Egyptienne» qui comptait parmi ses membres des jeunes gens alexandrins s'intéressant au passé de leur Pays et qui protestèrent par dépêche contre cette proposition... gratuite. En effet, la Municipalité, embarrassée, consulta le Conservateur de la Bibliothèque qui puisa dans Djabarti un extrait biographique des deux hommes célèbres qui avaient porté ce nom et vécurent aux derniers temps des Mamelouks et au début du règne de Mohamed Aly. Le premier, El-Said Ahmed El-Mahrouki était un notable que le Mamelouk Mourad Bey éleva en 1783 à la dignité de Prévôt du Commerce. C'était la plus haute dignité après celle de Maire que s'attribuaient les Mamelouks eux-mêmes, souverains de l'Egypte et Mahrouki la garda sous le règne d'Ismaïl Bey, successeur de Mourad Bey. De là l'estime dont jouissait Mahrouki que son énorme fortune rendait plus populaire encore. En 1212 de l'Hégire, il partit en pèlerinage à la Mecque. Ce fut une solennité digne d'un souverain. A son retour, il fut attaqué par des bédouins qui le dépouillèrent. Arrivé au Caire, il raconta sa mésaventure à Bonaparte qui ordonna de lui faire restituer tout ce que l'on put reprendre et ses soldats lui firent une garde d'honneur jusqu'à son palais. Bonaparte lui assigna une place prépondérante dans la gestion des affaires commerciales de son Conseil d'Administration, et c'est par son entremise qu'il correspondit avec le Chérif de la Mecque et les chefs des tribus du Hedjaz. En 1801, Youssef Pacha, le Grand Vizir qui avait pris les rênes du pouvoir au nom de la Turquie à la suite du retrait des troupes françaises, conformément au Traité d'El-Arich, offrit à Mahrouki une situation des plus influentes et le combla de dons et d'honneurs. Son successeur, Khousrou Pacha le nomma directeur de l'Hôtel des Monnaies (Darbkhana). Son prestige s'étendit aux contrées voisines. Il mourut en 1804. Mohamed Aly Pacha confia à son fils El-Said Mohamed El-Mahrouki, les fonctions de son père et lui remit de ses mains une robe d'honneur. Son titre de Prévôt du Commerce lui conférait le droit de trancher toute question concernant le commerce et l'industrie du pays, et, de plus, il lui fut octroyé la concession des fournitures à l'armée. En 1815, il fut nommé Chef de la Noblesse. Mahrouki ayant sollicité de décliner cet honneur, le Grand Mohamed Aly lui dit: «Je vous ai conféré cette dignité, donnez-la à qui vous voudrez». El-Mahrouki l'offrit au Cheikh El-Bakri et elle demeura dans la famille de ce dernier. Une de nos rues commémore encore aujourd'hui le nom d'El-Bakri.

Un autre exemple: la rue *Autofage*. On pourrait se demander quelle est cette célébrité nationale sinon locale? Impardonnable ignorance. M. Autofage, de son prénom Théodore, était ses capacités en tête de son papier à lettres: Ingénieur-Mécanicien, Chimiste, Métallurgiste, Expert Judiciaire, Expert Extra-Judiciaire, Constructeur, Dessinateur, Entrepreneur, Négociant, Comptable, Correspondant, Rédacteur, Polyglotte, Taxisdermiste, Vétéran 70/71, en somme: une cause de chômage. Mais on pourrait mieux dire en avançant que ces métiers nourrissaient leur homme et que, littéralement, M. Autofage portant bien son nom.

Enigmes d'un passé, même très proche, puisqu'au moment même de la pose des plaques indicatrices le public ignorait leur sens. Deux ou trois personnes, aujourd'hui indifférentes aux affaires de la Cité, étaient dans le secret des dieux éditaires et connaissaient le «Sésame, ouvre-toi». Ainsi, que commémore le nom d'El-Naiarain (les deux lumières: le soleil et la lune) donné à une rue proche de la Bibliothèque de la Ville? A l'aboutissant de cette rue, gisent les ruines d'un immeuble bombardé par les raids aériens. Il appartenait à Mohamed Osman Bey, ancien secrétaire général de la Municipalité, père de feu Amin Osman Pacha qui fut également père de deux autres enfants appelés Mounir et Mounira. Au coins de sa résidence familiale,

cette plaque devait perpétuer le souvenir de ses deux enfants, ces deux lumières, dont hélas une s'éteint prématurément.

Et, plus loin, quel est l'Ali Bey que l'on honore? Des paris peuvent être faits; ils seront tous perdus si l'on ne donne pas sa langue au chat. C'est Ali Bey Seddik, père d'Ahmed Seddik Pacha.

UNE NOMENCLATURE

La dernière «Nomenclature Générale des Rues, Ruelles, Places, etc., de la ville d'Alexandrie» publiée par la Municipalité il y a une quinzaine d'années, gagnerait à être mise à jour en y mentionnant cette fois-ci, comme le faisait autrefois l'Egyptian Directory, les tenant et aboutissant de chacune de ces voies. Si à la colonne des «Observations» demeurée vierge, le nouveau Comité de techniciens pour la dénomination des rues définissait brièvement leur signification, nous aurions ainsi un recueil qui ne sera pas qu'un répertoire, muet de renseignements, mais un guide véritable, un album de souvenirs instructifs d'histoire générale et la pensée de reconnaissance que nos prédécesseurs avaient eue en transformant nos plaques indicatrices en dédicaces ou en ex-votos, sera alors réalisée pour les générations à venir.

Il y a quelques années, «La Bourse Egyptienne» d'Alexandrie, avait pris l'intéressante initiative de fournir quotidiennement à ses lecteurs la signification d'un nom attribué à nos rues. Les autos sont si basses, les voitures vont si vite que seules les flâneurs impéninents lèvent aujourd'hui les yeux vers les plaques qui, au coin des rues, évoquent en un mot, quelquefois en deux, rarement en trois, le souvenir de tant d'Alexandrins du passé.

«Au hasard des carrefours, on passe sans transitions d'un contemporain des Ptolémées à un compagnon de Bonaparte, d'un mécène grec à un général anglais, d'un pacha de Mohamed Aly à un savant cheikh ou à un poète arabe.

«Tous, quels que soient leur nationalité et l'époque où ils vivaient ont un trait commun: ils ont été *Alexandrins*. La Ville leur doit quelque chose de sa beauté, de sa richesse ou de sa réputation».

Cela dura trois mois, soit quatre-vingt trois biographies. Le Commentateur de cette rubrique, livré à ses dictionnaires et à ses enquêtes, n'aurait jamais pu expliquer quelques trois mille noms. D'ailleurs, un petit jeu de société fort amusant naquit dans les salons: «A quelle rue habitez-vous? Qui était-ce?» Si on connaissait *Menasce*, ou *Green*, on ignorait *Moharrem Bey* et son voisin *Paolino*, et l'on se demandait si *Ras-sajah* était un nom ou un adjectif. Devinettes énigmatiques pour la majorité, pour les plus vieux comme les plus savants et, le comble, la section municipale du Tanzim, soit-disant compétente, était elle-même absolument incapable de fournir le plus petit indice.

Ce quotidien devrait reprendre sa rubrique mais, cette fois-ci, inviter ses lecteurs à y collaborer en attribuant des prix aux groupes de noms les plus habilement commentés.

Les sciences (Edison, Koch, Berthollet...), la mythologie (Adonis, Phryné...), les médecins (Aristide Vlassopoulos, Herman Legrand, Zancarol...), l'archéologie (Champollion, Maspéro, Mariette...) l'histoire d'Egypte (Djartarti, Makrizi, les El-Falaki...) la guerre (French, Earle, Allenby, Kitchner, Kleber...).

Ce jeu récréatif serait des plus instructifs. Les Alexandrins apprendraient sans larmes l'histoire de leur Ville à ses diverses époques. Qui furent: *Gaber Ben Abd-Allah*, *Nashir Ben Saad*, *Rafi Ben Yazid*, *Rifaa Ben Malik*, *Zaid Ben Al-Khattab*, *Sahl Ben Quais* ou *Salem Ben Amr*? les vénérables amis du Prophète. Qui furent: *Al-Akrami*, *Al-Shatibi*, *Ebn El-Ahnaq*, *Ebn Zaidoun*, *Al-Cassas*? de grands ulémas. Et *Al-Khassaf* et *l'Imam Zufar*? les amis de l'Imam *Abi Hanifa*. Connaissez-vous les grands poètes *Ebn El-Saati*, *Ebn Khafadja*? ou *El-Malek Al-Afdal*, roi du Yemen? Vous sou-

venez-vous de *Ghazala* l'héroïne arabe, ou d'*Al-Moustarchid Billah*, Khalife sous les Abbassides, d'*Ebn Ghannim El-Maqdissi* le grand uléma. Qui se souvient d'*Anastassi* qui fut Consul Général de Suède et de Norvège au temps de Mohamed Aly? Plus proche de notre époque, nous souvenons-nous d'*Ibrahim Aly El-Nabaraoui* qui fut le médecin privé de Mohamed Aly et du Khédive Abbas? d'*Abdel Kader Fahmy Pacha*, ministre de l'Intérieur et de la guerre sous le règne de *Said Ier*? ou de *Hamed Bey Amin* qui fut un des officiers supérieurs de son armée? Plus proche encore, nous rappellerions-nous que *Metwalli Bey Mahmoud* représenta les Commerçants d'Alexandrie, qu'*El-Bassiouni Bey* fut l'ingénieur en chef de l'Arsenal, qu'*Abaza Helmy Pacha* fut président des tribunaux mixtes ou *Charabatî Pacha* Conseiller Khédival? Qu'évoque le nom de *Mancini*? C'était l'ingénieur Italien qui, sous les ordres du Grand Mohamed Aly traça le peu de belles rues et places existantes aujourd'hui. La Place *Mohamed Aly*, la rue *Chérif Pacha*, l'avenue *Fouad Ier* jusqu'à *Ramleh*, la rue des *Soeurs* et les boulevards intérieurs et extérieurs sont ses oeuvres.

Muni de ce recueil on ne baudaudera plus dans nos rues qui deviendront d'un profitable enseignement et l'école buissonnière elle-même n'éveilla plus nos craintes. Ce recueil nous apprendra qu'*Apollon* qui donne son nom à une de nos rues, n'était pas que le dieu des oracles, de la médecine, de la poésie, des arts, des troupeaux, du jour et du soleil, mais un martyr alexandrin, prédicateur de l'Évangile, compagnon de *St. Métras* et de *St. Apollonie*, elle-même martyre qui eût les mâchoires fracassées et que les Alexandrins invoquaient lorsqu'ils avaient mal aux dents. Nous saurons si la rue *St. Marc* est dédiée à l'Évangéliste qui établit sa chaire à l'ancien quartier juif Delta, à l'endroit même où les Frères ont érigé le collège qui porte son nom, ou bien si c'est de *St. Marc* le Patriarche dont il s'agit, ou bien encore l'Anachorète ou l'Ermite dit l'Athénien. Nous saurons que la rue *Alexandre* commémore le 19^{ème} patriarche qui fit condamner Arius au Concile de Nicée, que *St. Athanase*, 20^{ème} Patriarche, la gloire la plus éclatante de la chrétienté alexandrine, avait son église sur l'emplacement même de la *Mosquée Attarine*, qu'*Agathon* fut un des trente-six compagnons de *St. Paul* et que *St. Hilaire* fut martyrisé par l'Empereur Maximin Dada, bourreau de *St. Catherine*, que *Sérapion* mourut victime de *Dioclétien* et que *St. Saba* brilla dans le ciel sinaïtique. Si *St. François d'Assises* vint à Alexandrie, on se demande que viennent faire dans notre Ville *St. Genis*, *St. Nicolas* au moment où les Docteurs de l'Église d'Alexandrie, les innombrables Bienheureux qui créèrent la vie érémitique proprement alexandrine, où les nombreux hagiographes ont été oubliés: les Antoine, Arsène, Pacôme, Pansophe, Julien, Cyr, Macaire où même la figure repentie de la pénitente Marie l'Égyptienne.

L'INVITATION AU VOYAGE

Attention! ne faites pas fausse route. Si la *Route d'Aboukir* nous y conduit, nous avons aujourd'hui *ab absurdo* les rues de la *Citadelle*, d'*El-Azhar*, du *Sphinx* et des *Pyramides*, dénominations qui sieraient d'avantage à la Capitale. Alexandrie, héritière du regard d'aigle du Grand Macédonien, domine l'Égypte avec des rues qui disent vous mener jusqu'à *Louxor* en passant par le *Wadi Natroun*, *Kafr Sakr*, *Choubrah*, *Giza*, *Matarieh*, *Beni-Souef*, *Sohag* et *Girga*. Nos plaques indicatrices sont devenues en quelque sorte des invitations aux voyages et même les plus lointains puisque nous avons les rues du *Sinaï*, de *Jérusalem*, de *Beyrouth*, de *Sidon*, d'*Alep*, de *Baalbeck*, de *Djeddah*, du *Hadramout* jusqu'à *Babylone*, que dis-je jusqu'à *Alaska*. Le charme des îles méditerranéennes nous relie en *Crète*, et, via *Stamboul* et *Corinthe*, en *Sicile*, avant de repartir pour *Cyrène*, *Tunis*, *l'Algérie*, *Cordoue*, *Marseille*, la *Belgique* et *Albion*.

Nous devons cette poussée géographique à un Con-

seiller Municipal Autrichien qui, en 1913, avait engagé l'Administration à employer les noms de villes simples et connus des indigènes, des cochers et de la domesticité pour qui *Demetrius de Phalère* et *Bruchion* étaient de longues énigmes inprononçables.

LA VILLE ANCIENNE

L'apport du Conservateur du Musée sera appréciable pour reconstituer l'Alexandrie archéologique. En donnant à certaines rues le nom des monuments qui furent érigés par les Anciens, nous saurons que le Théâtre et le Méandre aux allées sinueuses se trouvaient sur l'emplacement de l'Hôpital du Gouvernement, que le Stade était situé entre les catacombes de *Kom El-Chogafa* et la colonne dioclétienne, que le Forum Augusti se dressait à l'angle des rues *Nabi Daniel* et *Fouad Ier*, que le Paneum prolongeait le Gymnase au delà de *Kom El-Dick*, non loin du Soma. Il est regrettable que les anciens quartiers n'aient pas été situés à leur emplacement original. Les rues *Nicopolis* et *Rhacotis*, par exemple, se trouvent à *Mazarita* et à *l'Ibrahimieh* alors qu'elles auraient dû être placées respectivement aux environs de *Karmouz* et de *Saba Pacha*; les monuments aussi, comme le Serapeum qui fut situé à *Chatby* alors qu'on le découvre à *Kom El Chogafa*. Aujourd'hui l'Alexandrie Ancienne nous désorienter: La rue *Lokhias* se trouve à *l'Ibrahimieh*, sur l'avenue Fouad, au lieu d'être située à la rue *Soter*: un puzzle divertissant à proposer aux amateurs d'Histoire et d'Archéologie.

Déjà le Dr. E. Breccia, ancien conservateur du Musée Greco-Romain, avait formulé en 1926 des remarques pertinentes. Il conseillait de compléter les noms des romains illustres. S'il est vrai que César et Antoine sont trop connus pour qu'on puisse se méprendre, il aurait été logique de dire *Jules César* et *Marc Antoine*. De même que pour *Hadrien*, *Justinien* ou *Vespasien*, il était indispensable de les faire précéder de leur titre d'empereur. Ainsi la rue *Demetrius* avait-elle été dédiée au célèbre Démétrius de Phalère ou à l'épicier du coin? Et *Diomède*, est-ce le Diomède homérique et qu'a-t-il à voir avec Alexandrie? Et qui est *Sophonios*? Il est vrai que toutes les fantaisies sont permises puisque nous avons une rue qui nous situe à *Babel*.

Le Dr. Breccia relevait un principe d'ordre pratique très important: la distribution des noms d'une même catégorie à donner au même quartier, afin de faciliter l'orientation. A son époque la rue Cléopâtre était située près du *Boulevard Saad Zaghloul*, la rue *César* près de l'avenue *Fouad Ier*, la rue *Césarion* à *Cléopâtre* et la rue *Marc-Aurèle* à *l'Ibrahimieh*. Des essais d'application furent réalisés dans les domaines municipaux de *Chatby*. On groupa *Anubis*, *Khoun*, *Thot* et *Ammon* à côté de *Trajan*, *Octavien*, *Auguste*, *Tibère*, *Septime Sévère*, *Commode*; les rues transversales portèrent les noms de *Constantin*, de *Théodore*, de *Zénobie*, *Chatby*, quartier Latin d'Alexandrie, fut doté des noms de *Strabon*, d'*Archimède*, de *Théocrite*, d'*Origène*, d'*Aristarque*, de *Callimaque* et d'*Aristophane*.

Une autre remarque du Dr. Breccia touchait le choix des rues qui étaient sensées devoir honorer les personnalités dont elles portaient le nom. Était-ce bien le cas pour *Giuseppe Verdi* qui donne son nom à une ruelle d'une vingtaine de mètres où il n'existe pas une porte de maison? *Scialoia*, un savant, un ministre, le réorganisateur de la finance égyptienne, relégué à une toute petite rue; et on pourrait en dire autant du grand égyptologue *Lepsius* ou de *César*, un génie parmi les plus remarquables de l'histoire, alors que *Césarion*, dernier rejeton de Cléopâtre, régnait le long d'une rue importante.

Le mouvement que l'on prête aux populations de s'agglomérer vers l'Est est susceptible d'atteindre la gloire de certains noms. Ainsi, les quartiers du Port, les hôtels particuliers qui longeaient le Canal Mahmoudieh ne jouissent plus autant de la valeur publique que la Corniche et *Ramleh* s'étendant vers *Aboukir*. Et,

comme conséquence: l'avenir des noms des rues échappera aux pouvoirs administratifs imprévoyants.

Nous lisons sur les plaques: Rue de César, rue Canope. Deux erreurs. Lorsque la rue porte le nom d'un personnage historique, il ne faut pas employer cette particule. La proposition «de» n'est, par contre, pas déplacée lorsqu'il s'agit de dynastie éteintes: rues des Fatimites, des Ptolémées ou des Abassides. Elle devrait toujours être employée devant les noms de villes, de régions. Rues d'Aboukir, de Stamboul, de Smyrne. Légères erreurs quand nous relevons le nom de Champollion avec un seul «l» ou la rue Victoria avec un «k».

L'ESPRIT ENCYCLOPÉDIQUE

Les Comités de Dénomination des Rues manquaient quelque peu de culture et même d'imagination; ils ne sont très souvent contents de dénommer, en bloc, les nouveaux quartiers, par des familles de noms. Au Moharrem Bey nous sommes dans la Grotte d'Al-Baba encombrée de pierres précieuses: *Al-Yacout* (le rubis), *Al-Zabargad* (l'émeraude), *Al-Morgane* (le corail), *Al-Kahraman* (l'ambre), pour finir par *Al-Gawaher* (les gemmes) et *Al-Kenouz* (le trésor).

Ailleurs c'est l'astrologie: *Al-Dia* ou *Al-Nour* (la lumière) *Al-Kamar* (la lune) en commençant par *Al-Hilal* (Le Croissant) jusqu'à *Al-Badr* (la pleine lune), et *Al-Negma* (l'étoile) nous mène de *Zohal* (Saturne), à *Marihn* (Mars), à *Atared* (Neptune) pour finir par *Al-Chehab* (le météore).

A Ragheb Pacha, c'est la botanique: *Al-Nabatat* (les plantes) *Al-Ashgar* (les arbres), *Al-Nakhla* (le palmier), *Al-Korouj* (les vignes), puis *Al-Azhar* (les fleurs) comprenant *Al-Zambak* (la tulipe), *Al-Koronfel* (l'oeuillet), *Al-Narguis* (le narcisse), *Al-Ward* (la rose), *Al-Yasmine* (le jasmin); et puis voilà *Al-Fawakeh* (les fruits) au nord d'*Al-Ghabir* (le ruisseau), dans le paysage d'*Al-Riad* (les parcs) et d'*Al-Ghaba* (la forêt).

L'Islam, dans son domaine, court les rues et résonne en divers échos dans tous les quartiers: *Al-Hidaya* (le chemin du Salut) vous mène par *Al-Zohd* (l'ascétisme), *Al-Effa* (l'honnêteté), *Al-Naim* (le bien), *Al-Itidal* (la modération), *Al-Rassafah* (la constance), *Al-Igtihad* (l'application), *Al-Amara* (la probité) *Al-Insaf* ou *Al-Adala* (l'équité), *Al-Hagm* (la fermeté), *Al-Rachad* (la droiture), *Al-Charaf* (l'honneur), *Al-Sawab* (la raison) et *Al-Sadaka* (l'aumône), *Al-Rahman* (la miséricorde) à *Al-Hakira* (la vérité), *Al-Adl* (la justice), *Al-Nizam* (l'ordre), *Al-Takadom* (le progrès), *Al-Kamal* (la perfection), *Al-Nagah* (le succès), *Al-Gamal* (la beauté), *Al-Baha* (la splendeur), *Al-Salam* (la paix), *Al-Saada* (le bonheur) pour arriver à *Al-Naga* (le Salut) jusqu'*Al-Firdaus* (le Paradis) après avoir passé par tous les Lieux Saints du Pèlerinage d'*El-Kaaba* à *El-Zamzami*.

Les qualités, innombrables, pavent les rues d'Alexandrie et nous rappellent *Al-Adab* (la politesse), *Al-Zarafa* (la délicatesse), *Al-Afar* (la pudeur), *Al-Nabaha* (l'intelligence), *Al-Rachaka* (l'élégance), *Al-Hamassa* (l'enthousiasme), *Al-Watania* (le patriotisme) et je vous épargnerai de citer les 99 qualificatifs divins: *Al-Moatassem* (l'Infaillible), *Al-Moez* (le Puissant), *Al-Fadel* (l'Excellent), etc...

ET LES PLAQUES ?

On trouvera des noms, mais où trouvera-t-on les plaques et l'émail? Durant la Grande-Guerre on s'était posé la même question. Le besoin rend ingénieux et la Municipalité para à la pénurie de métal et d'émail en utilisant un lot usagé de ferraille plate qu'elle possédait dans les dépôts de ses Magasins Généraux. Les plaques ne furent pas émaillées mais peintes à l'huile. Les intempéries exerçant leur lente usure, petit à petit le bleu le cobalt prit un ton bleu ciel, et, depuis longtemps déjà, les plaques ont repris leur couleur blanche ori-

ginale. Nous voyons aujourd'hui, à certains coins de rues, des plaques mentionnant... le «Tarif des Voitures» du siècle passé. L'affichage de ce tarif modique ne fait pas plaisir à nos exigeants cochers.

La plus ancienne des plaques indicatrices, modèle unique en son genre, se trouve encore apposée sur la Villa Alderson, sise au 30 rue *Borchgrevink*, à Bulkeley. Elle n'est pas officielle, municipale, puisqu'elle date de l'époque où les Alexandrins pavèrent leurs routes à leurs frais personnels et apposaient aussi les plaques de dénomination de leurs rues, de l'époque où la langue italienne était d'un usage aussi courant que le français. Elle indique la «Strade Al Campo di Cesare». Elle demeure là, par miracle, à la portée des mains mercenaires des vandales.

Jusqu'en 1920 les plaques émaillées atteignirent un prix assez élevé, aussi la Délégation Municipale décida-t-elle d'adopter un système pratiqué dans la plupart des villes d'Angleterre et qui consiste à peindre le nom de la rue dans un carré du mur de la façade de la maison. La modicité de la dépense permettait de multiplier le marquage du nom des rues au tournant de chaque croisement, alors que les plaques ne figurent ordinairement qu'aux tenant et aboutissant des rues. Cette suggestion ne fut pas mise en pratique car les inscriptions auraient été rendues invisibles par suite de badigeonnage ou de modifications apportées aux façades; le temps se serait d'ailleurs mis de la partie pour les effacer.

La couleur verte nationale a remplacé le classique bleu de cobalt des plaques indicatrices. Comme au Caire, les deux-tiers de la surface sont réservés à l'inscription en arabe. Ce nouveau modèle a été inauguré à la *Place du Prince Omar Toussoun* donnant sur la porte monumentale du Stade.

LES STATIONS DE RAMLEH

En 1868, Messieurs S. O. Shutz, J. B. Seffer, B. Fleming, H. Bulkeley et C. Tortillia composaient le Comité d'Administration du Chemin-de-fer de Ramleh qui, de 6 à 9 en été et de 7 à 8 en hiver, transportait les banlieusards de la Gare de Ramleh au terminus de Shutz. Un seul nom ne figure pas à la nomenclature de nos Stations, celui de M. Tortillia, sans doute parce qu'à cette époque on dénommait ce petit train-train... le tortillard.

Aussi s'explique-t-on difficilement que, l'an dernier, un édile proposa d'égyptianiser le nom des stations. Il devait sans doute ignorer que les créateurs de ce réseau étaient propriétaires de domaines dans les sables de Ramleh et avaient créé ce moyen de communication à travers leurs propriétés en permettant le libre passage de la voie ferrée et parfois même en offrant le bâtiment de la Gare dans un style à leur goût allant jusqu'à la pagode de M. Fleming, afin que leur nom demeure perpétuellement attaché à leurs domaines comme à leurs oeuvres.

On put transformer *Carlton* en *Rouchdy Pacha*, parce que l'hôtel qui portait ce nom avait déménagé après la Grande-Guerre. *Saint-Georges*, qui menait à l'église de ce nom, devint *Sarait Pacha*; mais *San Stefano* qui mène à une autre église, résiste à la manie de débaptisation.

Passe encore que l'on déménage la station du *Camp-de-César* à celle, anonyme, située entre *Moustapha Pacha* pour situer exactement l'explacement de l'ancien camp romain, ou que l'on supprime Cléopatra parce que cette reine superbe, aux dires des archéologues, ne résida jamais en ces lieux, mais que les *Glyménopoulo*, *Zizinia*, *Gianaclis* et *Bacos*, qui ont tant fait depuis des générations pour l'édilité et par leurs donations à la Ville, demeurent, car leurs arrières petits-enfants pourraient aujourd'hui réclamer ne fut-ce que les terrains cédés conditionnellement pour la circulation du chemin-de-fer devenu tramway.

Si le nom de *Smouha* est attaché à un lac transformé en cité, celui de l'*Ibrahimieh*, à plus forte raison

doit demeurer imperrissable puisque non seulement tout Smouha-City appartenait à Ibrahim Ahmed Pacha, petit-fils d'Ibrahim Pacha, fils de Mohamed Aly, mais son domaine, s'étendait jusqu'à la mer et, au siècle passé, nos édiles se proposaient de l'acquérir entièrement pour y créer un Bois de Boulogne alexandrin; telle était d'ailleurs la magnifique initiative qu'eut voulu entreprendre le Khédive Ismail.

Contrairement à l'évolution turque qui s'est avérée prodigieuse, depuis la latinisation des caractères, on a supprimé les inscriptions en français des wagons de transport. Les noms ne demeurent pas moins: *Victoria* et *Bacos*, britannique et italien, et ce serait Fatma et Abdou qui devraient les substituer s'ils évoquaient quoique ce soit. De ce pas, un nationalisme à outrance exigerait de changer le nom de la cité fondée par le Macédonien Alexandre.

D'ailleurs, un groupe d'étudiants dépourvus de culture, se présenta à l'Hôtel-de-Ville pour protester contre ces noms étrangers. Un d'entre-eux déclara: — Que vient faire *Soter* en Egypte?

On leur expliqua, à leur étonnement, que si *Soter*, en grec, veut dire Sauveur, ce fut le surnom de plusieurs rois d'Egypte de l'époque hellénistique, entre autres de Ptolémée Ier et de Ptolémée VIII.

Si tout changement d'appellation n'initiait pas une confusion durant de nombreuses années, on aurait pu remplacer celui de *Mazarita* qui ne veut rien dire. Rares sont les vieux alexandrins qui se souviennent qu'au cours du siècle passé, à l'emplacement de l'Hôpital du Gouvernement, le lazaret des services quaranténaires y avait établi son cordon. La langue italienne, à cette époque, étant d'usage populaire, le lazaret était communément appelé *Lazaretto*, d'où l'*Azarita* arabe et le *Mazarita* francisé.

EN CONCLUSION

On ne peut être que de l'opinion de M. Camille Julian qui disait que «le nom des rues éveille une sorte d'amour-propre, de solidarité, j'ose presque ajouter d'orgueil de quartier, de patriotisme local. Si l'on est fier de sa rue, c'est un peu parce que le nom s'y perpétue et qu'il y perpétue de très vieilles habitudes. Il est un des éléments de la communion, de l'entente morale de ses habitants. Il y a un élément divin dans un nom qui dure». Respectons les noms que le passé nous a légué.

CHARLES ZAHAR

Fantaisie

NOUS L'AVONS ÉCHAPPÉ BELLE CETTE NUIT

Le temps était lourd. Une chaleur suffocante m'enveloppait. Je sentais ma chair brûler plus j'avais plus cela empirait.

Au détour d'une rue, je vis la foule se précipiter curieuse au-devant d'un spectacle émouvant. Une femme à demi évanouie était transportée à la pharmacie voisine. J'accourus moi aussi pensant ainsi me distraire de l'intenable situation dans laquelle je me trouvais. Je vis du reste que le public lui-même était sérieusement tourmenté par le jeu des éléments.

Cette dame dévorée d'une soif ardente était en pâtisserie pour étancher son envie. On lui servit un grand verre d'eau qu'elle avala d'un trait et tout de suite s'évanouit.

Le pâtissier qui n'y comprenait rien, voulut boire de l'eau puisée au même robinet et il rejeta son verre comme si sa langue avait été piquée par des aiguilles. Un peu de cette eau fut apportée au pharmacien. Après l'avoir analysée, il déclara cette eau empoisonnée. Tout le monde fut stupéfait. La preuve ajouta-t-il que mon eau à moi est saine et ayant recueilli de l'eau de sa robinetterie, il la goûta.

Cette eau était également empoisonnée. L'eau puisée chez des voisins l'était aussi. Que faire? Comment sortir de là? et ce d'autant plus que la température devenait de plus en plus lourde et corrosive. Les médecins donnaient leur langue aux chats. Les savants ergotaient.

Quand le public pensa devoir s'adresser à un vieux reboûteur de passage, qui faisait des miracles. On alla en chœur le trouver.

— C'est grave, dit-il, très grave et si on n'y apporte pas remède d'urgence, nous sommes flambés.

La terre dans sa course a commencé à cotoyer un nuage fait de matières délétères et corrosives. Je ne sais pas quelle étendue à ce nuage ni si la terre s'en détachera d'elle-même. Cela peut durer des heures ou des années. J'avais cru bon à un moment donné de laisser faire la nature. L'humanité est composée de trop mauvaises têtes pour qu'on puisse s'y intéresser. Puis je me suis dit si celle-ci périt, par qui la remplacer, par une autre humanité qui ne vaudra certainement pas mieux. Il est préférable de conserver celle que nous avons et que nous connaissons. Je vais donc vous tirer de là, mais ce ne sera pas sans dommages ni victimes. Et, traçant de la main de grands cercles sur l'horizon, et secouant des deux bras l'espace, il produisit un si violent choc que nous fûmes tous renversés à terre. Des maisons s'écroulèrent et des êtres ne purent résister à tant d'effort.

Peu à peu nous sentîmes une fraîcheur nous envahir et l'air se purifier. Il avait réussi à écarter la terre de ce nuage destructeur.

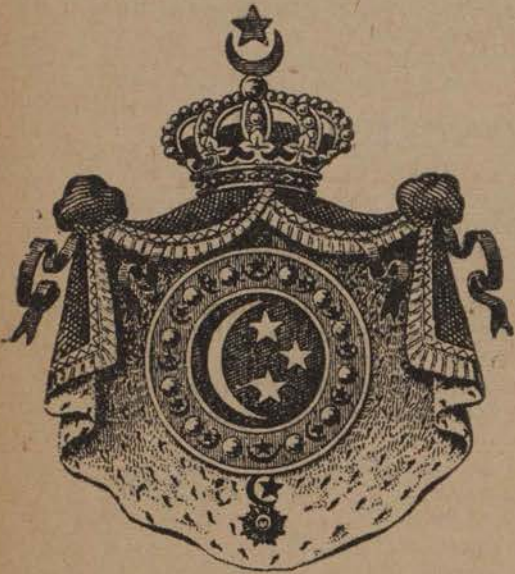
Des secousses cependant se faisaient encore sentir mais chaque fois moindres, l'une d'elles m'avait si profondément remué, que je me réveillais en sursaut. J'étais tout en sueur. Ce n'est qu'un rêve, un cauchemar, mais quel rêve.

Sauvé, j'étais sauvé cette fois. Mais qui sait si ce rêve ne pourrait pas devenir un jour une réalité ainsi que le prédisent les savants dans leur narrations sur le nuage noir dont nous ne serions pas aussi éloignés que cela.

Et alors Dieu seul nous garde car où retrouver plus jamais ce mystérieux Guérisseur du Rêve.

A. WILLNER BEY

Le Monde Officiel et Diplomatique



A la Légation de France

S.E. M. Gilbert Arvengas, Ministre de France en Egypte est arrivé récemment de Paris par avion accompagné de sa famille.

Reçu par le personnel de la Légation et du Consulat du Caire M. Arvengas présentera sous peu ses lettres de créance à S.M. le Roi.

Nous lui souhaitons respectueusement la bienvenue parmi nous.

A la Légation de Brésil

Le 7 Septembre 1946 le Brésil a fêté avec éclat l'anniversaire de l'Indépendance acquise en 1822.

On sait que la grande République Sud-Américaine est représentée en Egypte par un éminent diplomate, S.E. M. Caio de Mello-Franco, qui a raffermi avec succès les liens diplomatiques unissant son pays au nôtre. L'Egypte, en effet, vient à son tour d'accréditer S.E. Anis Azer bey, en qualité de Ministre à Rio-de-Janeiro et nul doute que les échanges commerciaux et culturels seront ainsi intensifiés de part et d'autre.

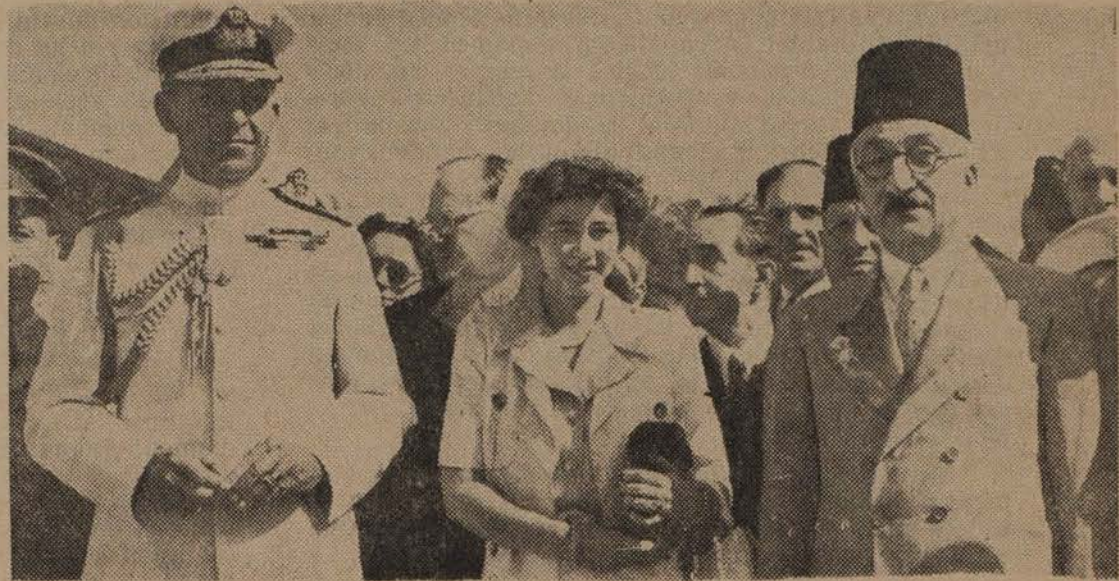
A la Légation de Chili

A l'occasion du 136ème anniversaire de l'Indépendance de la République du Chili, S.E. M. Suares-Barros et Mme Suares-Barros ont offert au Royal Automobile Club d'Egypte, un brillant déjeuner présidé par S.E. le Premier Ministre, Ismail Sidky Pacha.

A la Légation de Turquie

M. Chékip Engineri, nommé au poste nouvellement créé d'attaché de Presse auprès de la légation de Turquie au Caire rejoindra très prochainement son poste.

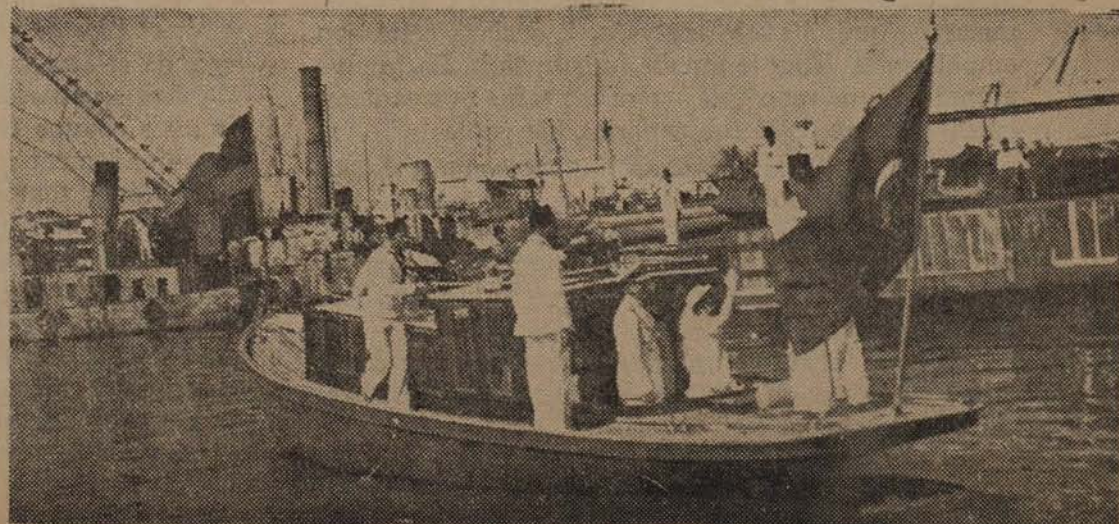
M. Engineri, député de Burdur dans le précédent Parlement était jusqu'à dernièrement à la direction générale de la Presse.



LL.AA.RR. le Diadoque et la princesse Frédérique photographiés sur le quai de l'Arsenal en compagnie de S.E. Abdel Latif Talaat pacha, grand chambellan, délégué par S.M. le Roi pour les saluer à leur départ.



Le Ministre des Affaires Etrangères salue le Prince Paul, alors que le Gouverneur d'Alexandrie souhaite bon voyage à la Princesse Frédérique. On reconnaît entre le Prince et le Ministre, Mme Cattaoui pacha dame d'honneur de S.M. la Reine, venue pour saluer la Princesse Héritière.



Dans la vedette qui doit la conduire à bord du contre-torpilleur «Themistocle», la Princesse Frédérique fait ses adieux d'un gracieux signe de la

S.E. Adly Andraos Bey

Par Rescrit Royal, S.E. Adly Andraos bey, Juge auprès des Juridictions Mixtes d'Egypte vient d'être nommé au poste de Directeur de l'Administration Européenne de la Maison Civile de S.M. le Roi.

Le distingué successeur de très regretté Joseph Gallad Pacha jouit de la considération unanime des milieux Egyptiens et Européens du pays. Ancien Avocat près les Juridictions Indigène et Mixte, puis tour à tour membre du Parquet Mixte et Juge, S.E. Adly Andraos bey fit aussi partie de la Délégation Egyptienne à la Conférence de San Francisco.

Le geste de S.M. le Roi reflète la haute confiance dont il jouit auprès du Souverain en raison de ses éminentes qualités morales et intellectuelles, de son patriotisme éclairé, et du prestige de sa personnalité.

Un numéro spécial du "Journal Suisse"

Le «Journal Suisse d'Egypte» comme chaque année, que dirige avec tant de compétence notre excellent confrère et ami J. R. Fiechter, a publié un splendide numéro spécial à l'occasion du 1er août, fête nationale helvétique.



J. R. Fiechter

Richement illustré contient des textes de tout premier ordre sur l'activité de la Suisse durant les années de guerre.

A notre ami nos plus vives félicitations pour ce magnifique tour de force.

A l'Institut Français

Profitant de son séjours à Paris, M. Charles Kuëntz a rendu compte à l'Institut Français de l'oeuvre éclatante et utile accomplie pendant les années de guerre par l'Institut Français d'Archéologie au Caire, qu'il dirige avec une si haute compétence.

Pendant 6 ans les pensionnaires de l'Institut de Mounirah ont, par leurs recherches et leurs travaux d'érudition, accompli une oeuvre durable qui ajoute au crédit de la science Française et a enrichi le Proche-Orient de lumières nouvelles sur son passé et son histoire.

L'Ecole Française d'Athènes

L'Ecole Française d'Athènes qui a accompli en Grèce un si beau travail dans les domaines de l'archéologie et de l'humanisme fête cette année ses 100 ans d'existence. A cette occasion on songe à organiser à Paris une exposition retrospective de l'oeuvre féconde accomplie par cet Institut et à envoyer en Grèce une mission pour célébrer sur place cet important anniversaire. Un Rapport en ce sens a déjà été déposé sur les bureaux de l'Assemblée Constituante Française.

A la Radio de Paris

Notre éminent ami M.S. de Comnène, Directeur du Lycée Franco-Egyptien d'Héliopolis vient d'être nommé Délégué permanent de la Mission Laïque Française pour les pays de langue arabe. Nous sommes heureux de le féliciter de cette charge nouvelle.

Profitant de son passage à Paris M. de Comnène a fait à la Radio une allocution retraçant brièvement les activités de la Mission Laïque Française en Orient et les splendides résultats obtenus par le programme d'enseignement mixte en vigueur au Lycée qu'il dirige.

Une Encyclopédie

Le Professeur Eugène Michaélidis, le vaillant Directeur de la revue le «Phare Ecclésiastique», vient d'entreprendre l'édition d'une «Encyclopédie de l'effort spirituel des Hellènes d'Egypte».



E. Michaélidis

Ce monumental ouvrage qui comprendra dans ses 3.000 pages les oeuvres des intellectuels Hellènes de 1800 à 1947, comblera une grande lacune dans l'histoire de l'activité des Hellènes d'Egypte et sera une source de références pour tous ceux qui voudraient étudier l'histoire de l'Hellénique d'Egypte.

Nous félicitons vivement notre excellent ami M. E. Michaélidis pour cette heureuse initiative, persuadés que

l'«Encyclopédie de l'effort des Hellènes d'Egypte» verra le jour grâce au dur travail de l'infatigable chercheur et érudit.

M. Albert Cossery

Notre collaborateur M. Albert Cossery, dont nos Editions ont fait paraître ce livre étrange et fort intitulé «Les Hommes oubliés de Dieu», déjà traduit en anglais a été accueilli avec faveur à Paris. Les Editions Charlot vont, en effet, procéder à une édition nouvelle de son recueil et nous avons vu, avec plaisir, son nom au bas d'une nouvelle publiée par «Les Lettres Françaises».

A l'Opéra d'Athènes



Michel Coronis

Nous apprenons avec plaisir que Michel Coronis, tenor de l'Opéra d'Athènes, vient de signer un engagement pour une tournée aux Etats-Unis pour y donner des récitals dans les plus grands théâtres d'Amérique.

Le ténor Michel Coronis qu'il interprète le requiem de Mozart, le Roi David la passion selon St. Mathieu, Fidelio de Beethoven ou Manon de Massenet toujours, il en sort de ses rôles avec un talent remarquable tandis que par sa voix de crystal subjugué ses auditeurs.

D'ailleurs par son jeu scénique, plein de charme et de grandeur dont il sait en tirer le plus grand parti, nous sommes persuadés qu'il deviendra aux Etats-Unis le véritable ambassadeur de l'art grec.

CHEZ LE LIBRAIRE

JACQUES DE LACRETELLE, de l'Académie Française : *Années d'Espérance*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

La série «Les Hauts Ponts», suite de quatre romans publiés par Les Editions Variétés, dont les deux premiers tomes intitulés *Sabina* et *Les fiançailles* sont récemment parus, se continue par la présentation de *Années d'espérance*.

Les amours malheureuses de Lise Darembert avec Jean de la Fontange avaient conduit la jeune fille à s'éloigner des «Hauts Ponts». Elle a avec elle un enfant qu'elle dit être celui de parents habitant l'étranger. Bien peu se laissent prendre à ce mensonge; aussi Lise vit-elle dans l'isolement et l'enfant, tout jeune déjà, a le sentiment d'être tenu à l'écart.

Ce fils, Alexis, après avoir reçu des leçons d'un abbé voisin, est mis en pension à Paris dans une institution libre. Il y travaille mal: il est doux, rêveur, «refusant de voir ce qu'il ne veut pas». On conseille à Lise de retirer du lycée ce petit déraciné.

Elle revient avec lui dans sa Vendée natale et s'efforce d'inspirer à son fils son propre attachement pour le domaine des «Hauts Ponts»: «Il faut que tu l'aimes», lui dit-elle, «comme si tu y avais vraiment passé ton enfance». Mis au collège de la ville voisine, Alexis se sent toujours désespérément seul.

Plus tard, Alexis, ayant échoué aux examens de l'Ecole Militaire, revient près de sa mère. C'est maintenant un jeune homme; il a besoin de tendresse et il continue à «déformer les choses pour bien les voir». Lise Darembert qui toujours s'acharne à voir en lui le futur propriétaire rétinégre dans Les Hauts Ponts sera-t-elle encore déçue?

Les personnages de ce pathétique roman sont à la limite douloureuse entre un royaume idéal et les terres où le reste de l'humanité vit tout bonnement selon l'ordre de la mère nature.

ANDRÉ MAUROIS, de l'Académie Française : *Climats*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Dans un bel ouvrage, présenté par Les Editions Variétés, André Maurois nous fait pénétrer avec lui dans l'intimité d'un cœur par les *climats* de la vie conjugale d'un homme.

Philippe de Marcenat a, au cours d'un voyage rencontré Odile, la fille d'un architecte. Il s'en éprend. Bientôt les deux jeunes gens se marient. Un amour profond naît entre eux. Mais les sentiments humains, même puissants ont d'étranges manifestations qui blessent parfois cruellement.

Odile vit sans cesse dans le présent et oublie à l'instant même ce qu'elle a fait. Malgré tout, Philippe est heureux. Un jour vient où sa femme se laisse charmer par François Crozend, un séduisant officier de marine. Désormais la vie du ménage est comme une zone minée où se produira une explosion. Philippe se résout à divorcer, mais non sans remords: a-t-il été juste avec Odile? N'a-t-il pas trop vite condamné ses goûts? Puis, il apprend qu'Odile s'est tuée à Toulon peu de temps après avoir épousé François.

Plus tard, Philippe fait la connaissance d'Isabelle, jeune femme qui a été infirmière durant la guerre. Autant Odile était vive et enjouée, autant Isabelle est sérieuse. Philippe Marcenat va-t-il l'épouser? Il lui écrit très franchement ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas en elle.

Le mariage... Leur bonheur est d'abord grand, mais l'ombre d'Odile plane cependant sur eux. Quel rêve poursuit donc Philippe? L'atteindra-t-il jamais ce bonheur qu'il désire si ardemment?

Le grand écrivain a tiré de ce roman une profonde

leçon, celle de la vanité du désir humain. «Toutefois l'homme cherche l'éternel ailleurs, toujours il tourne son regard vers autre chose que la présente situation et la présente apparence...»

Aussi quels drames vivent ici les personnes créés par Maurois! Quels déchirements! Odile, Isabelle, Philippe ne sauront pas profiter du bonheur qui leur est donné. Ils le refuseront lorsqu'il se présentera à eux, car ils voudraient le vivre plus tôt ou plus tard! «Je crois, si j'avais pu te garder, que j'aurais su te rendre heureuse...»

«Les destinées et les volontés jouent toujours à contre-temps». Tel est le grand thème qui sous la plume de Maurois devient une symphonie bien orchestrée.

SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN : Jean Giraudoux, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

La merveilleuse carrière de *Siegfried* au théâtre, ne peut faire oublier le roman.

Un soldat est ramassé sur un coin du champ de bataille en 1915 par le service sanitaire allemand. L'explosion qui l'a jeté à terre l'a dépouillé de tout vêtement, de tout papier d'identité et la violence du choc lui a fait perdre toute mémoire. Les Allemands le soignent, le rééduquent et, le déclarent un des leurs, l'appellent Siegfried. Une fois rétabli, lui-même se croyant allemand, publie des articles dans les journaux et devient un personnage politique, non sans importance.

Or un Français croit reconnaître dans les oeuvres de ce prétendu Siegfried, non seulement la tournure d'esprit, mais même des phrases entières, d'un de ses anciens camarades disparu depuis la guerre, Forestier. Pour en avoir le cœur net, il va rejoindre Siegfried à Munich en prenant soin, pour ne pas éveiller de soupçon, de se cacher sous l'apparence d'un Canadien de Québec.

Il ne tarde pas à se convaincre que ce prétendu Allemand a trop de clarté et trop de logique pour être réellement allemand et certains gestes lui font en effet reconnaître son ami Forestier. Il s'agit d'éveiller en lui la conscience française abolie par la rééducation. Des exercices de rédaction, entrepris sous le prétexte de perfectionner les connaissances de Siegfried en français, et surtout des rappels précis de vieux souvenirs opèrent cet effet. Confusément, Siegfried sent peu à peu qu'il n'est pas allemand. Sa manie de ne pas croire les journaux, d'exiger une preuve à toute affirmation, toutes sortes de façon particulières de penser le convainquent qu'il appartient à un autre pays. Lequel?

Il découvrira enfin qu'il est Français du Limousin et c'est vers son village natal que son ami le reconduit.

Cette nouvelle édition de *Siegfried et le Limousin* a été récemment publiée aux Editions Variétés. Rappelons ici, que *Choix des Elues*, *Suzanne et le Pacifique* et *Littérature*, oeuvres de Jean Giraudoux sont également parues à la même maison d'édition.

HENRY DE MONTHERLANT : *Le Démon du Bien*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Le cycle «Les jeunes filles» par Henry de Montherlant comprend quatre romans. Récemment parus aux Editions Variétés, les deux premiers titres de cette série, *Les jeunes filles* et *Pitié pour les femmes*, contiennent des portraits de femmes d'une exactitude absolue et d'un comique achevé.

Le troisième roman, *Le démon du bien*, roule à peu près entièrement sur le mariage. Un homme comme Costals peut-il se marier? Il aime pourtant Solange... et Andrée ne lui déplaît pas toujours? Mais il faut savoir que ce charme de Costals sur les femmes est fondé

sur un malentendu: les femmes croient qu'il s'intéresse à elles, alors qu'il ne s'intéresse qu'à lui.

Il serait plus qu'étonnant de voir Costals, ce solitaire assoiffé de liberté plus que de libertinage, cet égoïste prodigieux s'engager dans la voie du mariage. Cette espèce d'hommes est dangereuse. Gentil, tendre, emballé, toujours sur ses gardes parce que se croyant jugé, craignant d'être dupe, surtout de paraître dupe, il donne du plaisir, mais se retire aussi vite qu'il s'est livré. Il peut rendre les femmes à la fois très heureuses et très malheureuses. Il est «bien gentil» avec les jeunes filles, c'est un compagnon charmant, spirituel, plein d'attention et de soins tendres. Mais son âme est comme un lac aux teintes mouvantes sur lequel passent, à une allure vertigineuse, des nuages fantasques.

L'oeuvre de Montherlant est-elle celle d'un moraliste? d'un moraliste qui fait scandale? Car souvent l'homme qui cherche le bien n'en trouve que le démon du bien parce qu'il recherche mal ce bien.

GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française : *Lieu d'Asile*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Georges Duhamel excelle dans la peinture des misères et des horreurs dont peut souffrir une humanité malheureuse. Le conflit 1914-1918 lui a inspiré ses deux grands romans *Civilisation* et *Vie des Martyrs* et la défaite de 1940, cette nouveauté de Paris, *Lieu d'asile*, que présentent Les Editions Variétés.

En termes émouvants, Duhamel raconte l'exode de 1940. L'histoire des blessés civils ramassés au long des routes, dans les champs, dans les bourgs et soignés par lui rappellent la parabole du Bon Samaritain, quoique l'auteur ait visé un autre but en montrant le visage meurtri de la France.

«C'était le temps que les moralistes de la nouvelle école enseignaient aux Français à s'enivrer de leur propre mépris,» écrit-il. «Il me parut opportun de raconter leur histoire pour montrer du moins à mes compatriotes, et peut-être au monde entier, que les Français de l'année 1940 n'étaient point indignes de leurs pères, les hommes de 1918, et qu'ils savaient, eux aussi, regarder le malheur en face».

Ces témoignages «serviront à écrire l'histoire de ces temps maudits» où la souffrance fut maîtresse incontestée. Ce livre, saisi et brûlé par les Allemands en 1942, fut publié de nouveau en 1944. Les témoignages de ces créatures blessées, brisées, sanglantes, mais fières encore, fortes encore, et résolues à triompher de leurs misères remuront la sensibilité de tous les lecteurs qui aiment Duhamel.

BOSSUET : *Oraisons*, (Aux Editions "Variétés" Montréal). (Avant-propos de René Ristelhueber).

Les Editions Variétés présentent les très célèbres *Oraisons Funèbres* que Bossuet a prononcées au XVII^e siècle. Ces chefs-d'oeuvre de l'éloquence ont été publiés dans la riche collection «Classique Variétés». On trouve également dans cette collection les ouvrages suivants: *Trois Contes* par Gustave Flaubert, *Les Fleurs du Mal* par Charles Baudelaire, *Contes* par Guy de Maupassant, *Fables* par Jean de La Fontaine, *Théâtre* par Jean Racine, *Pensées* de Pascal, *Les Caractères* par Jean de La Bruyère et les *Lettres* de Madame de Sévigné.

René Ristelhueber dans son avant-propos détaille chacune des *Oraisons Funèbres* qui sont bien les pièces les plus soignées de l'oeuvre entière de «l'Aigle de Meaux».

«Eloges prononcés à l'occasion de la mort des grands personnages, elles ne sont pas de simples discours de circonstance. Elles s'intègrent au contraire fortement dans l'ensemble de son oeuvre, comme des maillons forgés dans une même chaîne. Car Bossuet profite de la disparition des puissants de la terre pour

rappeler que tout est vanité et en tirer de «grandes et de terribles leçons».

La vie agitée de la reine d'Angleterre prouve que c'est Dieu qui mène les hommes. La carrière rapide de la duchesse d'Orléans montre la vanité des grandeurs humaines. Le rappel des exploits du Prince de Condé démontre bien que toutes les qualités de l'esprit et du coeur ne sont rien sans la piété.

Bossuet a cherché la vérité et il la dit, si bien qu'il arrive à être véritablement historien dans ses *Oraisons Funèbres*. Les images éclatantes comme des trainées de feu, la dignité et la précision des mots, la puissance incomparable de la phrase, la fermeté du raisonnement, la majesté sévère et rayonnante du dogme rendent extrêmement séduisants les textes du grand orateur.

Voilà une lecture à recommander. C'est un ouvrage qui doit se trouver dans tout foyer comme dans toutes bibliothèques de couvents et de collèges.

GASTON LEROUX : *La Presqu'île Mystérieuse*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Alors que dans *Le fantôme vivant*, premier tome de *Le parfum de la dame en noir*, nous laissons M. et Mme Darzac aux prises avec l'image de Larsan-Ballmeyer, nous retrouvons les personnages de ce drame dans *La presqu'île mystérieuse*, deuxième tome de cette passionnante histoire publiée par Les Editions Variétés, dans la collection «Le point d'interrogation».

Madame Darzac vient de pousser un cri strident. C'est la nuit, Rouletabille sans perdre un instant vole à son secours. Au moment où l'on croirait que tout est perdu, au contraire, tout est retrouvé. Le jeune reporter dévoile enfin à *La dame en noir*, Mathilde Stanger-Darzac, qu'il est son fils et par conséquent, aussi celui de Larsan-Ballmeyer.

Malgré que l'escroc international a déjà tenté d'assassiner sa mère, Rouletabille doit-il encourager et aider M. Darzac à se débarrasser de celui qui est son père? Quel cruel dilemme. Et encore comment pourra-t-on se saisir d'un être aussi mouvant que l'onde et subtil comme le serpent?

Les situations tragiques de ce roman, les énigmes troublantes qu'il pose sont d'un puissant intérêt. Voilà bien la caractéristique principale d'une oeuvre de Gaston Leroux. Les ouvrages *Le secret de la chambre jaune* et *Rouletabille chez le tsar*, romans policiers de cet auteur, ont été publiés dans la collection «Le point d'interrogation».

CHARLES ROBERT-DUMAS : *L'Elixir de Suicide*, (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Voici le premier ouvrage de la série «Les romans policiers» par Charles Robert-Dumas. C'est une présentation des Editions Variétés qui ont déjà publié plusieurs romans d'espionnage du même auteur dans la fameuse collection «Ceux du S.R.».

Le professeur Faulquier-Deltour, éminent toxicologue, vient de mourir. Il lègue à son disciple préféré, Jacques Servais, la totalité de ses biens et une découverte extraordinaire, le 7.304/T. Ce toxique a le pouvoir d'attaquer et de détruire certain instinct placé par les philosophes à la base même de la vie: l'instinct de conservation. Le vieux professeur laisse aussi à Jacques Servais la mission de chercher l'anti-toxique, le 7.304/A, et de le découvrir.

Le toxique, expérimenté sur les animaux, a prouvé que même des êtres privés de raison pouvait se suicider. Si le poison est effroyable, son antidote sera le salut de bien des misères humaines. Ce contre-poison sera peut-être la guérison soit par injection soit par sérum, de la mélancolie, de la neurasthénie, de l'anémie mentale et enfin de la pire des maladies du cerveau: la folie.

Le jeune savant se met à la tâche. De la vie, il ne connaît que les joies de la science. Enfant trouvé à qui

la tendresse d'une mère a toujours été refusée, il déteste les amies de ses collègues. Une seule femme incarne pour lui l'idéale: Geneviève de Laisneval, la fiancée d'un de ses camarades, Charles de Gesmond. De toute son âme, il aime cette jeune fille, mais il sait que tout le sépare d'elle.

Une tentation horrible assaille Jacques Servais, faire disparaître de Gesmond par le 7.304/T. L'occasion se présente, il succombe. Le hasard veut que Geneviève en soit la victime. Trouvera-t-il jamais le contre-poison 7.304/A? Et s'il réussit sera-t-il encore temps de sauver la femme aimée?

Ce roman a une intrigue infiniment passionnante: la science au service d'une femme aimée.

CHARLES ROBERT-DUMAS, Agent Doubles,
(Aux Editions "Variétés", Montréal).

Voici l'un des plus puissants et des plus audacieux romans d'espionnage de toute la collection «Ceux du S.R.» que viennent de publier Les Editions Variétés.

Conrad Hartstein et Hans Emmerich sont en service militaire au 15e régiment d'infanterie, à Cassel. Le premier porte le titre de caporal et le second est premier soldat à la 3e compagnie du 11e bataillon. Mieux et plus que bons camarades: deux grands amis. Ils sortent rarement l'un sans l'autre et chose étonnante, c'est toujours le premier soldat qui paie les consommations.

Le caporal Hartstein décide d'apprendre comment son «bon ami» Emmerich peut se procurer tant d'argent. Il découvre enfin où mystérieusement son inférieur va régulièrement les mardis et vendredis.

Un soir Hartstein attend à la porte d'un immeuble d'aspect bourgeois, lorsqu'il voit Emmerich sortir d'un immeuble cosu une femme à son bras. L'envie ronge le coeur du caporal allemand. Ah! que ne donnerait-il pas pour posséder cette jeune femme admirable de grâce et d'élégance? Et comme Hartstein n'en est pas à une malhonnêteté près, que va-t-il faire?

Quelle est donc cette nouvelle venue à Cassel? Ne serait-ce pas l'agente française, Fauvette, que le Commandant Benoît aurait chargée d'obtenir des renseignements sur les effectifs de Cassel? Et Hartstein tombera-t-il dans le piège qu'il s'est lui-même tendu?

Il faut lire comment le commandant Benoît, par l'entremise de Fauvette, recrutera en Allemagne l'agent double dont il a besoin. Et jusqu'à quel point l'amour et l'astuce triompheront du S.R. allemand. Jamais auparavant, dans les romans d'espionnage *La machine à prédire la mort, L'homme à abattre, L'idole de plomb, L'usine fatale, L'embarquée, La marque du triangle, Le masque de vitriol* et même dans *Deuxième Bureau*, n'a-t-on réussi à emprisonner Reinhardt, le chef du S.F. allemand à Cassel. Benoît a tissé une toile serrée, la fine mouche de Reinhardt s'y laissera-t-elle prendre?

URION

LES EXPOSITIONS A ALEXANDRIE

**A l'Atelier: Les Peintres Meguerditchian et Palamoudian.
Le Sculpteur Mahmoud Moussa**

Depuis ses premiers envois à nos Salons annuels, Palamoudian a fait des progrès dont témoignent trois paysages urbains et une nature-morte. La lumière juste des paysages, leur composition bien remplie ne les sauvent cependant pas de la banalité. A cette présentation des choses bien ordonnée, exacte et vivement colorée. Palamoudian doit parvenir à substituer la vision et la technique personnelle grâce auxquelles on devient un vrai peintre.

A cet égard, la nature morte de poissons donnait déjà mieux que des promesses, avec ses éclats de couleurs, ses zébrures décidées...

Sans bousculer les éléments que le réel propose à son interprétation, Meguerditchian sait les combiner, les simplifier ou les analyser d'une façon si personnelle qu'il semble les recrée poétiquement.

Il met au service de cette imagination créatrice une patience et une application qui lui permettent de résoudre sans défaillance les problèmes purement techniques que posent la composition, la matière, le jeu des volumes.

Toutes les conditions qui font la grande peinture se trouvent réunies dans certains de ses tableaux et surtout dans les figures. Le départ prochain de cet artiste exemplaire si attaché à faire valoir la nécessité des disciplines et si anxieux d'exercer sur soi une surveillance stricte, est une grande perte pour l'art en Egypte.

Mahmoud Moussa jeune artiste de grand avenir, sculpte avec finesse

mais sans inutiles minuties d'adorables visages d'enfants. Il a aussi le sens du monumental. Dans ses nus il ne craint pas certains épaisissements de formes grâce auxquels les volumes remplissent l'espace d'une façon proprement sculpturale. Pourtant il cède parfois à la tentation de colorer ses figures par des jeux de modelage qui accentuent facheusement le pittoresque au dépens de la fermeté. Il semble avoir connu et compris les audaces des Laurens, des Liptchitz, des Moore mais ne les suivre qu'avec timidité.

ETIENNE MÉRIEL

On demande Correspondance

«Agence Française d'Informations Internationales recherche correspondants pour l'Egypte. Ecrire au Journal qui transmettra.»

Basil Haniotis

Basil Haniotis est un autre agent d'Hellénisme aux Etats-Unis. Personnalité marquante du Commerce et de la Navigation il vient de lancer un nouveau transatlantique, qu'il a baptisé en souvenir de sa patrie «City of Athens» et qui fera la navette entre l'Amérique et l'Europe, avec dernière escale la ville d'Athènes.

Durant la guerre B. Haniotis n'a pas laissé une seule occasion pour servir sa patrie, collaborant puissamment, chaque fois que le Nouveau Monde acceptait de venir en aide à la vieille Hellade, épuisée et souffrante. En même temps il perpétue là-bas, la pensée grecque, étant depuis des années à la tête d'un quotidien de langue grecque, à New-York.

Dans le monde Cinématographique

Départ

Nous apprenons avec plaisir que notre ami, M. André Salib, le distingué Directeur Général de la Universal Pictures Corporation of Egypt pour le Moyen-Orient, vient de s'embarquer à bord d'un avion de la T.W.A., à destination de l'Amérique, appelé en consulation par les Dirigeants de la «Universal International Films Inc.».

Au cours de son séjour aux Etats-Unis, Mr. Salib visitera toutes les branches de la Nouvelle organisation de la Universal International Films Inc., ainsi que les immenses Studios que cette importante société possède à Hollywood.

Nous lui souhaitons un bon voyage et un succès complet dans sa mission, dont les heureux effets se feront sentir dans quelques semaines dans les plus grandes salles d'Egypte.

Concours pro-Boursier de Dessin et Peinture à l'Académie des Beaux Arts HILBERT

Les cours de dessin et de peinture viennent de reprendre à l'Académie des Beaux Arts Hilbert. Le concours annuel pro-boursier aura lieu le Samedi 12 Octobre 1946 au siège de l'Académie. Un jury composé de MM. Mohamad Bey Hassan, Contrôleur-Général des Beaux-Arts Ahmad Bey Rassim, Directeur-Général du Bureau de la Presse au Ministère de l'Intérieur et Ahmad Ahmad Youssef, Directeur de l'Ecole des Arts Appliqués, choisira parmi les participants trois jeunes gens ou jeunes filles âgés de 18 à 25 ans, de nationalité égyptienne, qui auront témoigné d'aptitudes spéciales pour le dessin ou la peinture et dont la situation matérielle est précaire. Pour l'inscription et les conditions de participation au concours, s'adresser tous les jours, jusqu'au Jeudi 10 Octobre, de 9 heures à midi, au Secrétariat de l'Académie situé 44 rue Kasr-el-Nil, le Caire.



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



P.T. 4

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

Votre
Aperitif
rafraichissant

ZIBIB

